

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

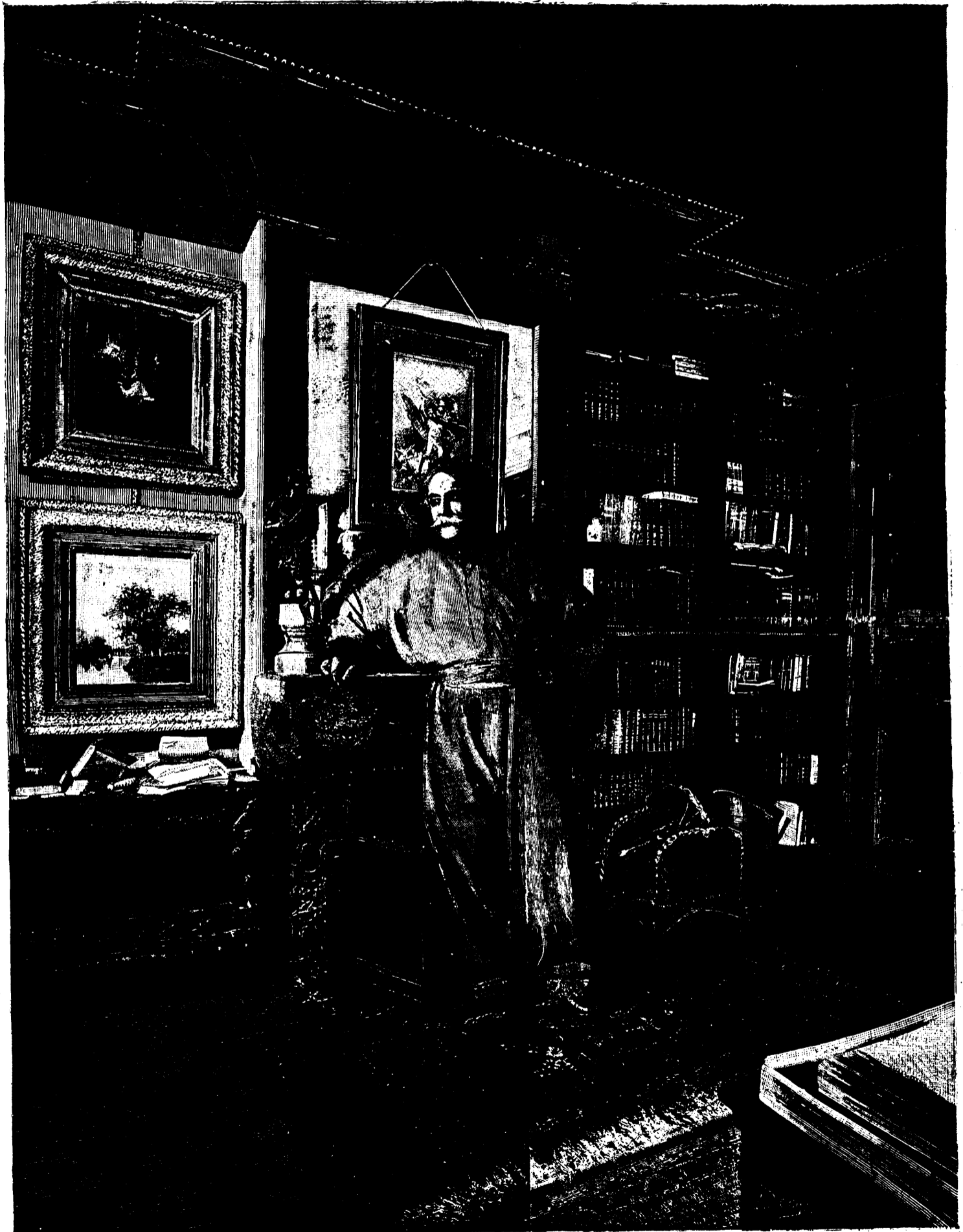
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8ME ANNEE, No 367.—SAMEDI, 16 MAI 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



M. ALEX DUMAS DANS SON CABINET DE TRAVAIL

LE MONDE ILLUSTRE

MONTREAL, 16 MAI 1891

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Nos gravures, par J. S. E.—Le nombre sept, par P. G. R.—Mœurs et caractères : L'Indienne et le caïman (avec gravure), par Louis Bousseard.—La tache noire, par C. Wirth.—Poésie : Le mois de Marie, par Frid Olin.—Lettre d'Europe, par P. E. Duhamel.—Les écrivains de toutes les littératures : Erckmann Châtian, par Charles Fuster.—Aux lecteurs, par Marie-Laure.—Poésie : La laide, par Sully Prudhomme.—Seize ans, par miss E. Ehrtona.—L'influence de l'éther.—Choses et autres.—Feuilleton : Fleur-de-Mai (suite), par Georges Pradel.

GRAVURES : M. Alexandre Dumas dans son cabinet de travail.—Portraits des princes Victor et Louis Napoléon.—Sibérie : La poste en canot sur l'Anisiel.—A travers le Canada : Mattawan (Ont.) : Moulin à scie de Jas. McCool & Cie. ; Chute Champlain.—Train de bois appartenant à R. H. Klock & Cie.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRE"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

ENTRE-NOUS.



Les Italiens, c'est-à-dire le gouvernement Italien, ne déclarera pas la guerre aux Etats-Unis ; non par peur, je ne le crois pas, mais parce qu'il semble enfin reconnaître qu'il n'y a pas matière sérieuse à conflit, dans l'exécution sommaire qui a eu lieu dernièrement à la Nouvelle-Orléans.

Comme le dit un journaliste français qui habite l'Italie : " Pour venger douze individus peu intéressants, faut-il compromettre les intérêts et peut-être la vie de plus de cent mille autres ? De ces douze lynchés, deux seulement n'étaient pas naturalisés Américains, et l'un était un voleur, l'autre un assassin. C'était dans ces deux honorables catégories qu'avaient été triés tous ceux qui devaient passer devant les assises et qui avaient été scandaleusement acquittés, grâce aux coupables complaisances d'un jury vendu à la Camorra."

La Camorra est ce que nous nommons en Amérique la Mafia, et c'est, dit P. Parfait, la plus odieuse association qui se puisse imaginer ; c'est le mal organisé, c'est le soutien du vice, c'est l'impôt du fainéant sur celui qui travaille.

Voici quelques renseignements sur les conditions exigées pour être dans cette association.

Quand la Camorra était officiellement reconnue, c'est-à-dire sous les Bourbons, le nouvel affilié devait exécuter un arrêt de ses co-sectaires, ou tuer

son homme dans un duel au couteau. Après un noviciat comme *gaizone*, noviciat de quatre à six ans, on l'admettait à la suite d'une scène de fantasmagorie dans laquelle un barbier lui ouvrait une veine. S'il supportait convenablement cette épreuve, il était nommé *tamurro*, et subissait celle du poignard et du poison qui n'était qu'une farce.

Le serment plus sérieux était aussi conçu :

" Je jure de faire une *tirota* (duel au couteau) avec un compagnon ; d'être fidèle à mes associés ; ennemi des autorités publiques, de n'avoir aucune relation avec la police, de ne pas dénoncer mes compagnons voleurs, de les aimer plus que les autres parce qu'ils mettent leur vie en péril."

C'est cette association sinistre qui a commis tant de crimes en Amérique et surtout dans la Louisiane.

Tant qu'ils n'ont fait que de s'assassiner entre eux, on a fermé les yeux, mais quand ils se sont attaqués à la police américaine, les choses ont changé, et c'est ainsi que nous avons vu le lynchage de douze de ces bandits.

* * Un de mes amis, M. de Cazes, me racontait il y a quelques jours, une partie du voyage qu'il a fait dernièrement aux Etats-Unis dans l'intérêt du département de l'instruction publique, et je lui demandai quelle était la situation à la Nouvelle-Orléans, depuis cette exécution qui a fait tant de bruit :

—Jamais, me répondit-il, jamais la ville n'a été aussi paisible et il en a été ainsi dès le lendemain de cette nuit mouvementée ; mais il est possible qu'il arrive quelque chose d'un moment à l'autre. J'ai vu un des chefs de l'affaire, un homme très bien posé qui s'exprimait ainsi : " Il est possible que l'on me trouve un soir (moi, ou un autre) étendu au coin d'une rue, avec un poignard planté entre les deux épaules, mais je ne crois pas qu'il reste, le lendemain, un seul Italien vivant à la Nouvelle-Orléans. La Mafia a commis tant de crimes, qu'il est nécessaire de nous protéger. Elle tue notre police, nous sommes donc forcés de devenir policiers et justiciers."

Il faut avouer que le raisonnement est assez juste, bien qu'il ne puisse plaire aux partisans outrés de la *foorme*.

* * Dans notre dernier numéro, un de mes collaborateurs dit, après avoir donné un compte-rendu très élogieux d'un livre : *Les exploits d'Iberville*, que " le Canada français peut dire sans crainte qu'il possède deux romanciers historiques : Marmette et Rousseau."

Un conseil à M. E. Z. Massicotte, auteur de cette affirmation :

Quand il en aura le temps, qu'il lise donc un roman d'Ernest Capendu, *Le chat du Bord*, qui a été reproduit il y a quelques années par la *Bibliothèque à cinq cents*, et qu'il prenne ensuite *Les exploits d'Iberville*, et je crois qu'il jouira de surprises telles qu'il me remerciera.

Capendu m'a tout l'air d'être un de ces pirates dont il aimait tant à relater les hauts faits, à moins que...

Enfin, cette lecture comparée est des plus instructives.

* * Jo critique, tu critiques, il critique, etc., etc.

A mon tour de passer au moulin, et c'est un journal de Québec qui se charge de ce soin, la *Vérité*, puis qu'il faut l'appeler par son nom.

Il débute en disant que je fais des chroniques " fades ", ce qui est peut-être vrai, bien que je n'en sois pas bien convaincu, et ne puisse l'être d'après ce que l'on en dit.

D'aucuns, en effet, trouvent que je suis souvent trop raide, d'autres estiment que je suis fade et, ma foi, tant qu'ils ne se seront pas entendus entre eux, je continuerai mon petit bonhomme de chemin, blâmé par les uns, loué par les autres, me hâtant de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer, comme disait Beaumarchais.

Il y en a qui trouvent que je mets trop de piment dans mes causeries, d'autres, pas assez ; c'est la vieille histoire, mais je me garde bien de

trop m'en occuper, me souvenant du vieux précepte du bon Lafontaine.

..... Est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père.

La vérité que les peintres et les poètes nous représentent toute nue, est si singulièrement attifée, masquée et voilée, par certains écrivains, qu'on ne peut plus la reconnaître.

Celle dont je vous parle, pas celle que tout le monde connaît, mais bien la Québécoise dit entre autres choses :

" ... Tous les catholiques français, laïques, prêtres, prélats qui ne se courbent pas en silence devant la tyrannie maçonnique sont, pour l'incommensurable M. Ledieu, des " gens au cerveau atrophié ".

" Voilà les enseignements détestables que M. Léon Ledieu donne librement dans le MONDE ILLUSTRE."

Moi, j'ai dit cela ? Ah, ma pauvre *Vérité*, il y a longtemps que vous lancez de la boue à beaucoup d'honnêtes gens ; il serait bon pour vous de redescendre dans votre puits et de vous y débarbouiller un peu.

* * Ce bon journal dit aussi que mes causeries ont donné sur les nerfs d'un de ses correspondants.

Voici un moyen bien simple de mettre un peu d'équilibre dans la constitution de ce malade.

Prendre matin et soir une dose de bromure de potassium,—pas trop, cela lui ferait perdre complètement la mémoire—ne pas lire mes articles et éviter de jouer du piano. (Très mauvais pour les nerfs, le piano).

* * Il y a des gens qui prennent l'engagement de défendre une Eglise et qui empêchent tout simplement les gens d'y entrer.

Cela se voit partout et l'on ne saura jamais jusqu'où peut aller la bêtise humaine.

Il y a en ce moment aux Etats-Unis, dans une petite ville de la Georgie, un planteur, M. G. G. Dukes, qui est bien ennuyé, puisqu'il va subir son procès devant la cour d'assises sous l'accusation grave d'avoir résisté à la volonté de Dieu.

Ce monsieur Dukes est membre de l'église Baptiste.

Il y a deux mois environ, il fit construire une très jolie maison et, tout étant terminé, il fit poser un paratonnerre sur son immeuble. Aussitôt, ses corréligionnaires se réunirent, crièrent au scandale et sommèrent le planteur de faire enlever l'appareil inventé par Franklin, un autre Américain, qui n'était pas bête, celui-là. On s'efforça de lui démontrer combien l'acte dont il s'était rendu coupable était immoral, puisqu'il voulait s'opposer à la volonté de Dieu ; en d'autres termes, puisqu'il pouvait plaire à Dieu d'envoyer la foudre sur sa maison, c'était évidemment un épouvantable sacrilège que de chercher à l'en empêcher, en y plantant une tige de fer, munie d'un conducteur.

M. Dukes, ayant répondu qu'il n'était pas convaincu du tout, on va essayer de le persuader en l'amenant devant la cour d'assises.

Un procès bien intéressant que celui-là !

* * Les journaux français, les grands journaux surtout, c'est-à-dire ceux qui se vendent trois cents (de notre monnaie), les grands journaux ont, dis-je, l'habitude de publier chaque jour un menu de dîner.

Il va sans dire que cette coutume a pour but d'éviter à la ménagère, dont le mari est abonné ou lecteur du journal, tout l'ennui qu'elle pourrait éprouver à chercher un menu agréable à la famille et ne coûtant pas trop cher.

Les journalistes savent, en effet, combien on a de difficultés à joindre les deux bouts, quand on veut vivre convenablement.

Je viens justement de cueillir dans *La Liberté*, le menu indiqué pour le 12 avril dernier.

Je vous le donne dans toute sa simplicité

CARNET DE LA MENAGÈRE

MENU D'UN DINER DE FAMILLE

Dimanche

Potage Déglinac
Soupe julienne
Petites timbales au gnocchi
Brochet au bleu
Poulet à la vallée d'Auge
Filet à l'italienne
Canetons rôtis
Choux-fleurs à la crème
Glace au marasquin
Saint-Honoré
Desserts

Après chaque repas un verre de Bénédictime

CAROLINE.

Ce n'est pas plus compliqué que cela, et comme je suis décidé à essayer de cette cuisine économique, je mettrai mon projet à exécution quand le soleil aura permis à la terre du Canada de faire pousser les choux fleurs, carottes, herbes et légumes nécessaires pour préparer ce petit dîner.

Pour un samedi, je me contenterai du menu suivant que je trouve dans le même journal :

Samedi

Consommé aux œufs
Soupe au kari
Croustade de ris de veau à la bisque
Emincées de saumon à l'américaine
Epigrammes d'agneau à la purée d'artichauts
Salmis de pintades
Filet rôti sauce béarnaise
Chaudfroid de volailles
Salade russe
Petits pois
Crème renversée
Croustade à l'ananas
Desserts

Après chaque repas un verre de Bénédictime

CAROLINE.

Toujours le petit verre de Bénédictime.

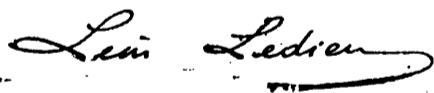
Il me semble qu'après un an de ce régime on doit être ruiné, c'est à dire réduit à crever de faim, ou atteint de la goutte la plus réfractaire.

* * Les dépêches anglaises nous apprennent qu'il est devenu nécessaire, pour l'honneur du pays, de payer les dettes du prince de Galles.

Ce n'est pas la première fois que cela arriverait ; il y a des précédents dans la vie du futur roi d'Angleterre.

Il ne s'agit que de trois cent mille livres sterling. Une bagatelle.

Le prince de Galles n'a qu'un revenu annuel de 167,000 louis !!!



NOS GRAVURES

M. ALEXANDRE DUMAS DANS SON CABINET DE TRAVAIL

On n'a pas encore oublié la fameuse pièce à succès de madame Sarah Bernhardt, "la Dame aux Camélias." Nous avons le plaisir de leur présenter aujourd'hui l'auteur non moins fameux de ce beau drame, M. Alexandre Dumas fils, dans son cabinet de travail.

Il est curieux de lire, à propos de ce cabinet, le bout de description qu'en faisait le propriétaire lui-même à un sien ami de collègue :

"Au milieu le bureau, bureau Louis XVI, recevant le jour de la gauche, par les deux fenêtres qui donnent sur la rue. Tu ne tiens pas à la description de la rue, n'est-ce pas ? Les casiers de ce bureau sont remplis de papiers de tous les formats, papiers blancs et bleus que je répands à profusion à portée de la main pour me donner l'envie de travailler, car je ne trouve rien de plus appétissant pour un écrivain que le beau papier. C'est la soucoupe pleine de lait des petits chats ; c'est irrésistible.... Autour de moi, par terre, sous

mon bureau, les dictionnaires de Littré, de Trévoux, de Lafage, de Vapereau de Robin ; le petit dictionnaire des termes techniques de Souviron, que je te recommande et qui contient à peu près quinze mille mots que personne ne sait et que Théophile Gautier savait."

Et voilà. C'est dans ce *sacrum sacrarium* qu'ont été enfantées la plupart des belles productions que l'illustre auteur signe pieusement, en fidèle mémoire du grand homme qui fut son père, Alexandre Dumas fils.

Malgré qu'on ait dit d'eux que le fils a dépassé son père, "comme la vérité dépasse l'imagination," l'admirateur sincère les trouve bien dignes l'un de l'autre "Ce garçon là, avait coutume de dire Dumas père, c'est mon plus bel ouvrage."—"Bah ! laissez-le dire, répliquait le fils, mon père est un grand enfant que j'ai eu étant tout petit..."

J. S. E.

VUES DE MATTAWAN

Le commerce des produits forestiers du Canada est célèbre dans le monde entier. Cependant, combien de personnes parmi nos compatriotes eux-mêmes ne se font qu'une bien vague idée de cette exploitation, une des plus intéressantes comme une, des plus lucratives qui soient. Le MONDE ILLUSTRE a pu se procurer toute une série de vues et paysages se rapportant à cette industrie nationale. Il se propose de les faire défiler, tour à tour, sous les yeux de ses lecteurs, qui ne pourront manquer de s'y intéresser, vu que ces gravures sont de nature à illustrer notre commerce de bois si renommé.

Pour aujourd'hui, nous nous arrêtons à Mattawan, cette petite ville née d'hier dans les déserts de l'Ottawa supérieur et qui promet d'être un grand centre demain.

La première photogravure représente la chute Champlain, formée, à Mattawan, par le cours de l'Ottawa, plus pittoresque et accidenté à mesure qu'on approche de ses sources. On y voit aussi une scierie, telle qu'elles existent dans ces parages, aux abords même de la forêt, à l'état assez rudimentaire et contrastant étrangement avec les grands établissements perfectionnés du genre que le touriste visite à Ottawa et Hull, les deux cités du bois, par excellence. Cette photogravure est très fidèle et donne une idée juste des lieux.

Non moins exacte est la seconde qui nous montre un train de bois ou *cige* (style du métier). C'est dans cet équipage que parviennent aux vastes scieries des Chaudières, à Ottawa, les grands géants de nos inépuisables forêts. Ils ont été abattus en des endroits, de jour en jour plus reculés, de la vallée de l'Ottawa et ont fait, à la dérive, guidés par les pilotes, un voyage de plusieurs centaines de milles, avant de parvenir aux immenses moulins à bois.

J. S. E.

LES FILS DU PRINCE NAPOLEON

La mort récente du prince Napoléon n'avait pas été sans faire naître, parmi les fidèles de la cause impérialiste, une sorte de division ou de schisme. Ce schisme ne s'est pas produit : le prince Victor a été reconnu le chef de la famille Bonaparte. Le prince Louis, à son arrivée de Tiflis, où il exerce les fonctions de lieutenant colonel dans un régiment russe, s'est jeté dans les bras de son frère et l'a tendrement embrassé.

Les deux jeunes princes se sont en effet rendus ensemble à San-Remo, pour faire visite à l'impératrice Eugénie ; et l'on peut dire que l'affection fraternelle l'emportant sur tout esprit de compétition, voire sur les dernières volontés paternelles, a détruit toute chance de conflit. Un de nos confrères parisiens a fait justement remarquer que, si le testament du prince Napoléon n'est point respecté, son ombre irritabile aura pour se consoler un illustre exemple : l'histoire du testament de Louis XIV.

Quoiqu'il en soit, ce testament aura provoqué assez de bruit avant même d'être connu pour donner un intérêt très actuel aux deux portraits que nous publions.

EN SIBÉRIE

Nous avons déjà publié quelques scènes données

d'après nature sur les bords de l'Iéniséi, et nous avons, en même temps, donné quelques indications sur le cours de ce grand fleuve. Ainsi qu'on le voit par notre dessin d'aujourd'hui, il supplée à l'absence de grandes routes et sert de voie pour la poste, qui est, comme l'on pense, particulièrement bien accueillie par les riverains de cette partie éloignée de la Sibérie.

Le canot des messagers ou si l'on veut des facteurs, est traîné par trois chiens du pays, qui en pratiquent le halage avec une merveilleuse ardeur. Ils sont d'ailleurs relayés de temps à autre par trois autres chiens qui suivent le canot en galopant sur la rive. La direction voulue est imprimée par un des bateliers qui manœuvre une godille. Et, l'hiver même, le même mode de transport est également adopté par la poste, à cette différence près que le canot, traîné sur la glace par les mêmes animaux, a été préalablement transformé en traineau.

LE NOMBRE SEPT

M. Ledieu faisait remarquer, l'autre jour, le rôle important que joue le nombre quarante dans la création.

Le nombre sept a, lui aussi, des emplois frappants :

—Le Verbe prononce sept paroles en créant le monde.

—Jésus-Christ, attaché à la croix, laissent échapper sept paroles.

—La lumière visible a sept rayons ou couleurs.

—Le Saint-Esprit possède sept dons.

—Les vibrations de l'air sont au nombre de sept.

—Il y a sept planètes connues de toute antiquité.

—L'histoire se divise en sept âges.

—Les plaies du péché originel sont au nombre de sept.

—Sept sacrements sont institués pour guérir ces plaies.

—L'arche flotte sept mois sur les eaux du déluge.

—Dans la terre d'Egypte l'abondance dure sept années.

—Elle est suivie de sept années de disette.

—Sept nations sont chassées de la Terre Promise.

—Chez le peuple de Dieu, sept années forment le cercle des travaux agricoles.

—La septième est une année de repos.

—Sept semaines d'années, se terminent au jubilé.

—Dans les sacrifices les autels sont au nombre de sept.

—Il y a presque toujours sept victimes.

—Le deuil dure sept jours.

—On expie pendant sept jours.

—Les fêtes solennelles se prolongent pendant sept jours.

—Les œuvres de miséricorde spirituelle sont au nombre de sept.

—Il y a sept œuvres de miséricorde corporelle.

—Daniel prédit que sept fois dix semaines d'années s'écouleront avant la mort du Christ.

—L'enfance de l'homme durent sept années.

—Les prédictions mystérieuses s'adressent à sept églises.

—Le trône de Dieu est entouré de sept anges.

—L'autel céleste est orné de sept chandeliers.

—Sept étoiles se trouvent dans la main du fils de l'homme.

—La ville éternelle est bâtie sur sept collines.

—L'incendie universelle est annoncé sept fois.

—Les sept coupes de la colère de Dieu préparent cet incendie.

—Sept est un nombre sacré chez les Hébreux.

Pourquoi ?

Parce que..... Je ne le sais pas.

P. G. R.

J'appelle peuple tout ce qui pense basement et communément : le grand monde en est rempli — Mme de LAMBERT.

MŒURS ET CARACTÈRES



Je l'ai arraché de sa gueule....—Page 37 col 2

L'INDIENNE ET LE CAIMAN



J'avais été souvent témoin de l'impassibilité des Indiens, mais je n'avais jamais cru qu'elle pourrait prendre d'aussi stupéfiantes proportions.

A tel point que l'on croirait ces gens-là totalement insensibles à tout émotion, à toute joie, comme aussi à toute douleur, tant ils demeurent imperturbables en

présence des situations les plus inattendues et les plus dramatiques.

Jugez-en par ce récit dont je garantis l'authenticité :

Je vagabondais depuis six semaines dans la forêt vierge, pêchant, chassant, récoltant des insectes, couchant sous le carbet édifié chaque soir, savourant avec un dilettantisme raffiné le spectacle toujours nouveau que m'offrait à tout moment

l'Isis amazonienne, quand mon guide me dit un beau matin :

— L'aldée (village) est là.

— A combien de jours de marche ?

— Un seul.

— Et tu voudrais voir ta femme.... tes enfants ?

— Oui ; et boire le cachiri avec mon compère Tabira.

— C'est bien, partons."

Mon guide, habituellement nonchalant, allonge le pas.

Est-ce le désir de se rapprocher plus vite des siens, ou bien l'amour du cachiri ne serait-il pas plus puissant que celui de la famille ?

N'approfondissons pas et laissons venir.

.... Douze heures après, nous débouchions sur l'abatis au centre duquel s'élèvent une trentaine de jolis carbets émerillons bien édifiés, confortablement installés, composant le village dont mon compagnon Yaruri est un des notables.

Notre arrivée est signalée par quelques aboiements et le chef vient me souhaiter la bienvenue,

comme si j'étais réellement un voyageur d'importance.

Nous pénétrons sous un vaste carbet occupant à peu près le milieu de l'aldée, en faisant voleter, caqueter, grimacer et vociférer tout une ménagerie d'aras, de singes, d'agamis, de marayes apprivoisés que met en déroute l'aspect hétéroclite de ma personne costumée de flanelle blanche.

Ce carbet, semblable à un gigantesque parasol, est garni de bancs rustiques, sculptés dans du bois et représentant, oh ! très vaguement, des tortues, des caïmans, des tapirs....

Sous la toiture en belles feuilles de maïs, je crois, sont piquées d'innombrables flèches à hampe de gynérium, et des arcs de bois de fer devant servir probablement, en temps et lieu, à l'armement du petit clan indigène.

Enfin, tout au centre, se dressent deux colossales futailles creusées chacune dans le tronc imputrescible d'un énorme *bemba*, d'après le procédé usité pour fabriquer les embarcations indiennes.

Chacune des futailles contient approximativement huit à dix hectolitres d'un liquide exhalant de violentes senteurs alcooliques et transudant,

d'un robinet mal fermé, eu gouttes pressées qui forment à la longue un mortier, dans lequel pa-tangent des escouades sans cesse renouvelées de buveurs.

Ce carbet est une sorte de maison commune à tous les étrangers de passage, sous lequel chacun entre, demeure tant que bon lui semble, péroré ou se tient coi, et boit à satiété pendant des heures ou des jours, sans qu'il lui en coûte rien.

Bref ! l'idéal des estaminets passés, présents et probablement futurs.

Je n'aime guère le *cachiri*, cette liqueur favorite des Indiens du Sud. Mais un refus pouvant être mal interprété par mes hôtes, je fais contre fortune bon cœur et j'avale un plein *coui* de l'affreux breu vage soutiré par le chef à une des deux futailles.

Après avoir, en signe de politesse, craché la dernière gorgée, je tends le *coui* à Yaruri qui l'emplit, l'engloutit brutalement d'un seul coup, le remplit et l'absorbe derechef avec une maestria dont les plus enrégés fileurs de Pomponnette ne sauraient se faire d'idée.

"Allons, me dis je philosophiquement, l'amour de la famille tient le second rang. L'Assommoir a émoussé chez mon guide la fibre conjugale et paternelle. S'il continue à ingurgiter avec cette glotonnerie, il sera ivre-mort avant une heure, et Mme Yaruri pourrait bien recevoir autre chose que des caresses."

Les Indiens, en effet, n'ont pas l'ivresse sentimentale.

J'en étais là de mes réflexions et mon compagnon venait de porter à ses lèvres la troisième rasade, quand je me sens frémir, à l'aspect terrifiant d'une femme qui s'avance, ou plutôt se traîne, en soutenant un enfant de cinq à six ans cramponné à sa main.

Livide, l'œil atone, les narines pincées, la face couverte de sueur, elle se tient debout par un miracle d'énergie, et projette, à chaque pas, d'un geste convulsif, le moignon sanglant, déchiqueté de son bras droit auquel manque l'avant-bras !

Quelques lambeaux de chair violâtre pendent autour de l'os qui apparaît tout blanc, dénudé, cassé net en sifflet.

Le sang jaillit en saccades, écumeux et vermeil, de cette plaie affreuse rappelant les mutilations produites par les dents des engrenages métalliques.

La femme ne pousse pas une plainte, et laisse tomber de temps en temps un regard chargé d'ineffable tendresse sur l'enfant qui étroit son unique main.

La vue du pauvre petit n'est pas moins navrante.

Ses longs cheveux, d'un noir bleuâtre, sont ruisselants de sang. Ses reins, son dos et son ventre sont percés de trous ronds, bruns, cerclés de violet, comme si la mignonne créature avait reçu à vingt pas une charge de chevrotines. Le sang coule en minces filaments de toutes ces plaies, et se coagule sur l'épiderme profondément balafré çà et là.

Cette apparition tragique ne soulève pas un cri, bien qu'il y ait dans le carbet et aux alentours plus de cinquante personnes des deux sexes.

Yaruri aperçoit en même temps les deux mutilés, vide rubis sur l'ongle sa calebasse et crache comme pour dire :

"C'est assez pour l'instant !"

Puis, sans un geste indiquant l'émotion ou seulement la surprise, il quitte le carbet et s'approche de ces victimes d'un drame poignant et mystérieux.

"Sa femme et son fils," me dit tranquillement le chef en m'offrant une autre rasade.

Je remercie d'un mot bref et m'en vais rejoindre mon compagnon dont l'insensibilité me renverse absolument. J'assiste alors au dialogue stupéfiant que je transcris mot pour mot, d'après mon carnet de notes.

"C'est toi, Arada, fait l'homme, très flegmatique."

"C'est moi, Yaruri, répond la femme d'une voix mourante, en faisant des efforts inouïs pour ne pas tomber."

"Tu vois, le caïman a mangé mon bras."

"Ah ! oui, c'est vrai... le caïman a mangé ton bras. Pourquoi ?"

"Parce qu'il voulait manger l'enfant."

"Ah ! il voulait manger l'enfant !"

"Oui !... je l'ai arraché de sa gueule... Tu vois la marque de ses dents sur le corps de l'enfant."

"C'est vrai !... le caïman est gros."

"Oui, très gros... alors il a pris mon bras entre ses dents, l'a coupé... et l'a mangé."

"Il eût mieux valu qu'il ne te coupât pas le bras."

"Oui !"

"Je le tuerai !"

"Tout de suite !... riposte l'Indienne d'un accent vindicatif."

"Quand j'aurai conduit le blanc à mon carbet."

"C'est bon."

"Toi, compère, viens ! termine ! l'Indien en se dirigeant vers une case éloignée d'une cinquantaine de pas."

Naturellement la femme et l'enfant suivent, mais sans que leur seigneur et maître daigne étendre un seul doigt pour les soutenir. Ils se traînent agonisants, et viennent tomber dans le carbet meublé sommairement de trois hamacs, de poteries grossières, de sièges de bois et d'oripeaux divers.

Yaruri sans dire un mot, aiguise son sabre d'abatis sur un fragment de quartz, constate qu'il a le fil et fait claquer sa langue.

Il prend le membre déloqueté, le pose sur un billot de bois dur, coupe les lambeaux, sectionne les fragments de peau, abat l'os qui dépasse, façonne un moignon comme un boucher "pare" un gigot, sans plus s'occuper de la femme qui, du reste, ne souffle pas un mot, et à laquelle il n'a pas même dit de s'asseoir !...

La seule manifestation de douleur présentée par l'infortunée patiente, est une série de grosses larmes coulant silencieusement de ses yeux, comme de ceux des chevreuils qui pleurent, sans révolte, sous le couteau.

Son amputation terminée, il avise dans un coin une poignée de mousse bien sèche, l'arrose copieusement d'un liquide aromatique dans lequel je reconnais l'*ucucuba*, la panacée indienne des plaies, applique le tout sur le moignon, sort posément, revient avec une calebasse pleine de la boue alcoolique recueillie sous les futailles, à cachiri, et s'en sert pour maçonner un enduit imperméable couvrant le membre jusqu'à l'épaule.

Le sang a enfin cessé de couler. La patiente, dont la fermeté ne s'est pas démentie, s'allonge, sans aucun secours étranger, dans son hamac, et laisse échapper un soupir de bien être.

C'est maintenant le tour de l'enfant, resté pendant tout ce temps accroupi passivement sur les talons.

Le père le lave avec de l'*ucucuba*, lui en fait boire quelques gouttes dans un peu de *cachiri*, puis le couche près de la mère.

Regardant alors distraitement les poules qui se disputent les lambeaux de chair tombés pendant l'opération, il dit de sa voix calme, monotone comme une voix de phonographe :

"Arada est une bonne femme."

C'est tout ce qu'il trouve à dire dans cette circonstance dramatique, et certainement plus qu'il n'en a jamais dit depuis son entrée en ménage.

Ah ! l'Indien n'est pas prolix, ni sentimental, ni démonstratif vis-à-vis de la pauvre bête de somme qui partage sa vie, et les partisans des *droits de la femme* auraient fort à faire, s'ils voulaient catéchiser et surtout convertir les Caraïbes à leurs doctrines émancipatrices.

Cette parole de sympathie, cet éloge probablement unique dans les fastes indiens, empourpre légèrement les joues de la femme dont les lèvres ébauchent un sourire.

... Une bonne femme !...

Elle donnerait maintenant son second bras pour qu'Yaruri le lui redise.

Mais celui-ci, après avoir sifflé son chien et s'être armé de son sabre, est déjà parti après avoir simplement ajouté :

"Je vais tuer le caïman."

... Vingt-quatre heures après, je le vis revenir plus imperturbable que jamais.

Il portait un petit paquet enveloppé de feuilles et ficelé avec une liane. Il défit posément le paquet et dit tranquillement :

"Le caïman est mort"

"Voici son cœur... tu le mangeras..."

"Voici ton bras retiré de son estomac..."

"Mais, que diable en veux-tu faire ? interrogeai-je presque malgré moi."

"Quand Arada mourra, il faut qu'elle arrive... complète en présence de Gadou, le Grand-Esprit, sous peine d'être chassée de sa présence et emmenée par Yelok (le diable). Voilà pourquoi j'ai rapporté son bras qui sera conservé jusqu'à sa mort dans un vase plein d'*ucucuba* et enterré avec elle."

LOUIS BOUSSENARD.

LA TACHE NOIRE

Une maman avait trois enfants ; les deux plus jeunes, André et Jeanne, étaient bons et gentils, mais Claire, l'aînée, possédait de grands défauts. Il faudrait une page pour les énumérer tous : sachez seulement que Mlle Claire était par dessus tout gourmande et menteuse !

L'oncle des trois enfants leur envoya un jour, pour leurs étrennes, un grand panier de fruits confits, tous plus beaux et plus appétissants les uns que les autres.

La maman donna une poire confite à chacun des enfants, puis elle leur dit :

"Je vais ranger le panier dans l'armoire, et tous les jours, lorsque vous aurez été bien sages, je vous donnerai pour dessert un de ces beaux fruits. Mais ayez soin de ne pas y toucher."

Claire avait trouvé la poire délicieuse ! Elle songeait sans cesse aux fruits confits.

Un jour, se trouvant seule dans la chambre, elle courut à l'armoire où ils étaient enfermés, souleva le couvercle du panier et s'empara d'un gros abricot, jaune comme le miel.

La petite gourmande l'eut fait disparaître en une seconde.

"Que c'est bon ! se disait-elle en se léchant les doigts ; mais j'ai mal fait ! vite, fermons le couvercle et n'y touchons plus."

Seulement, lorsqu'on a fait un premier pas dans le sentier du mal, on en fait bientôt un second. Toute la nuit, Claire rêva des délicieux fruits confits ! Elle en mangeait un plein panier, et, au fur et à mesure qu'elle en prenait, le panier se remplissait de nouveau.

Le lendemain matin, la vilaine enfant, de nouveau prit en cachette une poire, une cerise, puis un gros morceau d'angélique... elle ne s'arrêta qu'en entendant venir quelqu'un.

Après le dîner, lorsque la maman souleva le couvercle du panier, elle s'aperçut sans peine qu'on avait dérobé des fruits.

"Quel est le gourmand qui s'est permis de toucher à ce panier malgré ma défense ? demanda-t-elle sévèrement."

"Ce n'est pas moi, bien sûr, dirent ensemble Jeanne et le petit André."

"Ce n'est pas moi non plus, s'écria vivement Claire, en devenant aussi rouge que la cerise qu'elle avait mangée."

"C'est pourtant l'un de vous trois ; mais puisque le coupable ne veut pas avouer, mon petit doigt va me le désigner."

Et elle approcha son petit doigt de son oreille. — Oh ! maman, s'écria Claire en riant, je sais bien que ton petit doigt ne t'apprendra rien du tout. Comment veux-tu qu'un doigt puisse parler ?

"C'est ce qui te trompe ma fille ; il vient de me dire à l'instant que celui d'entre vous qui a volé les fruits confits a maintenant, sur le bout du nez, une grosse tache noire qui l'accuse."

A ces mots, Claire instinctivement, et sans y penser, s'essuya vivement le nez avec la manche de sa robe.

"Inutile de demander qui je dois punir, dit la maman : tu t'es dénoncée toi-même."

C. WIRTH.

Extrait du *Saint-Nicolas*.

Trouver les hommes en général sots, méchants, indignes qu'on leur veuille du bien, est un beau prétexte pour se dispenser de leur en faire.—G. M. VALTOUR.



MOIS DE MARIE

Pour celle qui se nomme Maria

Aux zéphirs doucereux les vents d'hiver font place,
Tout s'imprègne déjà des parfums du printemps ;
La terre a secoué son vêtement de glace
Et couronne son front de bijoux éclatants.

Admirable spectacle, ô sublime nature
Qui présente à nos yeux ce tableau ravissant !
Tout respire la joie, et chaque créature
Chante, prise d'amour : Gloire au Dieu tout-puissant !

Tout renaît et grandit : le lys de la vallée,
Le thym de la montagne et le doux serpolet,
Et l'humble violette, à la beauté voilée,
Dessous l'herbe fleurie, au bord du ruisseau.

La fauvette revient chanter dans la ramure,
Et suspendre son nid dans le bosquet voisin ;
Les trilles amoureux s'échappent, doux murmure
Sans cesse renaissant, des branches du fusain.

Jaillissant du jeune arbre où la sève bouillonne,
S'élançant à la fois mille tendres rameaux ;
La terre, d'herbe verte, a fait une couronne
Dont elle a ceint le front des champêtres hameaux.

L'abeille reparait dans la rose entr'ouverte,
Le papillon moqueur lutine le jasmin ;
Les danses ont repris, sur la pelouse verte,
Le grillon chante encor sur le bord du chemin.

Nature, ces apprêts, dis-nous pour quelles fêtes
Te les a commandés le roi de l'univers ;
Dis pourquoi, sous nos pas, au-dessus de nos têtes,
Semer abondamment tant de charmes divers ?....

Oh ! j'en sais le secret, mon amour le devine :
Fleurs naissent à l'envi, toi, céleste flambeau,
Embrasse l'horizon ; de la Mère divine
Non jamais le doux mois ne peut être assez beau !....

Tu fuis, tu reviendras, Mai ?.... De sa molle haleine,
Quand Zéphyr bercera les oiseaux dans les nids,
Nous reviendrons aussi chanter à notre Reine
L'alleluia d'amour, pour en être bénis !

Fridt Olufsen

LETTRE D'EUROPE (*)

Paris, le 15 Avril 1891.

Mon cher Rodolphe,

Paris, le beau, l'immense Paris a toujours pour ton ami les mêmes attraits.

Car, vois-tu, ici on a pas seulement le choix entre quelques amusements, mais entre des centaines !

Il y a les théâtres, les musées, les concerts, les bals, etc., etc ! enfin je ne finirais plus s'il me fallait énumérer tous les plaisirs qui se présentent à nous, enchanteurs comme des fées, ravissants comme des rêves !

J'ai vu, l'autre jour, deux charmantes jeunes filles qui m'ont rappelé à la mémoire ces portraits.....

Enfin, laissons le chapitre des amours pour celui des actualités.

Je visitais, hier, la manufacture des Gobelins, établissement magnifique.

Je prenais plaisir à regarder cette armée de travailleurs, peignant avec art, des choses admirables !

Nous avons beaucoup aimé une tapisserie représentant Louis XIV, le fondateur des Gobelins, venant avec son cortège visiter les nouveaux ateliers.

Mais il y a encore ici tant de tapisseries mer-

(*) Une faute typographique s'est glissée dans la dernière lettre de M. P.-E. Duhamel ; ainsi au lieu de : " Je suis toujours prêt à m'écrier ", le manuscrit disait : " Je suis toujours prêt de m'écrier. "

veilleusement peintes que je les passe sous silence afin de n'être pas trop long.

Quelques mots sur le cimetière du Père Lachaise.

C'est, peut être, le plus beau cimetière du monde ; l'Europe le range parmi ses merveilles, et l'Europe a raison.

La plupart des corps sont mis dans des caveaux ou placés dans des tombeaux ; bien peu de morts sont enterrés.

J'ai surtout admiré le monument de Casimir Perrier.

Il est formé d'un bloc de pierre grise, d'une hauteur d'environ vingt pieds, surmonté de la statue en marbre, grandeur naturelle, de Casimir Perrier.

Trois des côtés du monument offrent en relief des statues représentant : l'Eloquence, la Fermeté et la Hardiesse.

Cet hommage magnifique a été donné par la ville de Paris.

La grande cité voulait prouver sa reconnaissance à l'un de ses plus illustres enfants !

Non loin de ce monument s'élève celui d'un Monsieur Beaudry ; la famille de ce dernier a fait placer sur un marbre d'une grande valeur le buste du défunt.

Au dessus de ce buste, se trouve un ange tenant une couronne suspendue sur la tête du mort.

Plus bas, une femme, appuyée sur le monument, rappelle les inconsolables qui se font si rares aujourd'hui.... !!

Puis, on remarque, partout, une grande quantité de fleurs qui entourent les tombeaux, en marquant la reconnaissance des uns et la piété des autres.

Cette cité des morts est grave et solennelle comme Paris est gai et enchanteur !

Il y a encore bien des choses à voir ici, cependant nous partons demain pour visiter quelques villes des alentours, et puis.... nous reviendrons à Paris.... jusqu'à notre départ pour le Canada où nous arriverons en même temps que les premières feuilles vertes !

En attendant, je salue tous les canayens de là bas, et demeure toujours,

Ton ami dévoué

PAUL-EMILE DUHAMEL.

Les écrivains de toutes les littératures



L'ŒUVRE D'ERCKMANN-CHÂTRIAN



CHÂTRIAN vient de mourir ; Erckmann n'écrira plus : nous pouvons, dès aujourd'hui, regarder en face et juger l'œuvre d'Erckmann Châtريان.

Tout petit, débutant à peine, je rêvais déjà d'en écrire Elle est liée, cette œuvre, à tous mes souvenirs de lectures heureuses, en vacances, dans les sapinières

du Jura ; elle a caressé ma prime enfance, souri à ma jeunesse ; je vais y toucher aujourd'hui, et j'ai un léger tremblement dans la plume, car il s'agit d'un aveu longtemps contenu, longtemps rêvé, d'un aveu qui vient de trop profond pour

jaillir aisément. Je ne me croyais pas impressionnable à ce point ; je reste ému comme devant la femme aimée,—plus ému peut-être, puisque j'aime l'œuvre depuis les plus vagues, les plus confuses années de ma vie. N'importe ! il faut que j'en parle....

Il le faut et je le dois, car cette œuvre est décriée, ridiculisée, calomniée. Elle a du sang dans les veines et on la traite de lâche. C'est une mode, c'est un jugement tout fait, et, dans notre France, les formules apprises, les critiques de seconde main vous tuent leur homme. Quelques bons auteurs l'avaient dit autrefois ; tous les biographes le répètent maintenant, et je viens de le lire dans cinquantes " nécrologies " consacrées à ce malheureux Châtريان ; nos petits fils l'apprennent dans leur précis de littérature : Erckmann et Châtريان ont maudit la guerre et l'ont souillée, —ils ont été des Tyrées à rebours, ils ont fait le poème de la peur.

Qui donc a pu dire cela le premier ? Vous le savez, Erckmann et Châtريان ont dû, sous l'Empire, moitié de leur succès à l'opposition antigouvernementale. Leur premier accusateur,—on peut admettre *a fortiori*,—fut un adversaire politique. Nous sommes ainsi faits, qu'entre le bien et le mal, entre une insultante et une indulgente opinion, nous choisissons toujours la pire. Nous jugeons un homme sur les dire de ses adversaires : Napoléon III d'après M. Rochefort, le reste à l'avenant. Quelqu'un attaquait Erckmann et Châtريان ; nous avons suivi ce quelqu'un. Cela vous donne si charmant air, une légende si chevaleresque, de vous indigner devant des romans réalistes parce qu'ils vous montrent un conscrit se battant bien, mais trouvant qu'il est dur de coucher dans la neige ! L'anathème appris par cœur vous évite si commodément la fatigue de la lecture ! Peut-être serait-il convenable d'avoir étudié un peu une œuvre avant d'y jeter de la boue ; peut-être aussi me permettez-vous de vous amener devant l'œuvre et de vous montrer ce que j'y vois.

Sans doute j'y trouve en maint endroit, ce sentiment amer, cette poignante angoisse du pauvre diable qu'on envoie, sans raison ni rime, pour un trône ou un mot, se faire écharper. Quand le *Conscrit de 1813* part pour l'Allemagne, il pleure ; quand il repart pour Waterloo, il ne trouve pas la chose très gaie. Observez toutefois qu'au temps de Leipzig ou des Cent-Jours, il y avait par an quelque vingt mille réfractaires ; je ne sache pas que les héros d'Erckmann Châtريان se fassent sauter le doigt ou se cachent dans la montagne. Je vois, au contraire,—et ici je prends leur plus important ouvrage : *L'histoire d'un paysan*,—je vois qu'ils s'en vont, avec un singulier enthousiasme, défendre le sol envahi. Il y a là des pages qui sentent la *Marseillaise* dans de la poudre, des pages où chaque membre de phrase est une cartouche déchirée. On se bat et on rit, ou plutôt on s'exalte ; on admire Hoche, on adore Marceau, et, tudeu ! on meurt à la bonne franquette, la tête à l'ennemi, comme si c'était tout naturel. Arrive ensuite la guerre de Vendée ; les Bleus sont braves, les Blancs héroïquement fous ; cœurs vendéens et baudriers de Bleus sont percés de même façon ; le sang qui coule ne demande pas pitié ; je ne vois pas là encore l'apothéose de la peur. Je ne la trouve pas non plus dans *Madame Thérèse*, dans ce bataillon de Sans culottes qui se met en carré autour d'une loque déchirée, et chante tout entier, comme l'âme d'un peuple en furie ; je le cherche en vain dans ce récit simple et tressaillant, de la prise des lignes de Wissembourg ; elle ne m'apparaît pas, la dite incarnation des lâches, parmi ces gais et francs lurons de l'armée de Masséna, dont il nous a parlé dans *La Guerre* ; les paysans des Vosges n'ont pas froid aux yeux quand, dans *L'Invasion*, ils montent sur des abattis pour défendre les combes natales ; c'est en brave que *Le Conscrit* part pour la grande et tragique campagne, celle qui devait finir d'épuisement, après la " bataille des nations " ; je crois même pouvoir affirmer que son récit de Lutzen brûle et crie comme le corps à corps dans un village embrasé ; et lorsqu'il nous montre, avec la jeune garde qui arrive, Napoléon montant à travers la fusillade, lorsqu'il fait crier : " Vive l'empereur ! " par le vieux sergent qui va mourir, je vous prie de croire que j'ai au corps un

frisson dont il me souvient après quelques jours ! Ainsi encore aux premières pages de *Waterloo*, lorsque, Napoléon revenant de l'île d'Elbe, et la garnison de Phalsbourg l'apprenant, on va, la nuit, sous la neige, ôter de l'étui le drapeau à l'aigle usée... Et maintenant vous pouvez dire tout ce que vous voudrez, vous complaire dans votre formule apprise, parler de "dégénérescence militaire" et "d'abaissement national", — je vous mets au défi de nier la fièvre et martiale allure de cette œuvre qui court, bayonnettes en avant, comme un bataillon au pas de charge !

Ce n'était là qu'une des parties de cette œuvre vaste. Il en est d'autres moins en lumière, moins sujettes à controverse, moins bruyantes : à côté de *l'Invasion* il y a *L'Ami Fritz*, les contes à côté de *Waterloo*, et, en face de la massive *Histoire d'un paysan*, tous ces petits morceaux d'un art familier et narquois, d'une touche exquise et vraie, en qui vit tout entière, préjugés et labeurs, maximes et superstitions, l'âme rustique.

Vous me direz que nos deux auteurs, née dans une province vieille et pittoresque, ont été servis à merveille de légendes et de paysages. Mais il fallait débrouiller ces légendes, les éclairer et les amplifier ; il fallait grouper ces paysages : ils l'ont fait. Cinq ou six fois, au début, ils ont cherché leur cadre ailleurs, — pas bien loin, au Palatinat, dans la Forêt Noire, ailleurs pourtant. Ils ont demandé à Mayence, à Nuremberg, le cadre d'histoires fantastiques et saisissantes, — car, soit dit par parenthèse, toute notre littérature à hypnotisme procède d'Erckmann-Châtian : cet immense déploiement de prose tient en germe dans deux récits.

Ils ont donc, à plusieurs reprises, quitté leurs vallées des Vosges : ils y sont toujours revenus, et, de *L'Ami Fritz* jusqu'à *Maître Daniel Rock*, depuis les souvenirs enfantins du *Paysan* jusqu'à la tragique évocation de la dernière guerre, tout se passe entre Rhin et Moselle, tout est vosgien. Les légendes d'abord : c'est le fou Yégof, qui, la nuit, dit des incantations à sa bande de loups ; ce sont toutes ces lugubres histoires des vieux châteaux mangés par le temps ; ce sont, mises en style littéraire, mais avec la rondeur et la simplicité paysannes, tous les contes des veillées, aux alentours du Ballon d'Alsace et du Dunon. Comme paysage, les abords de cette ancienne forteresse, Phalsbourg ; des défilés, des forêts de sapins, les pentes de neige où dévalent les *luges*, les toits brillants qui reluisent au soleil, la fumée des bateaux montant avec l'odeur de la résine ; d'un côté, la plaine de Lorraine avec ses remous, — de l'autre, et jusqu'au Rhin, la blonde et fraîche campagne d'Alsace. Dans les creux, entre les mamelons boisés, près des rivières courantes où frétille les truites, près des auberges où l'on boit la bière, sur les places où chantent les noces toutes blanches et fleuries, un peuple vit qui est énergique, tenace, Allemand pour la force et Français par le cœur, — un de ces peuples en qui se mêlèrent deux races, et qui doivent à un tel croisement l'incomparable puissance de leur virilité. Ce peuple a gardé des mœurs, des croyances, des entêtements, des sagesse qui lui sont propres : les deux romanciers montrent tout cela. Ils ont, comme on dit aujourd'hui, "fouillé" leurs types : c'est l'ami Fritz souriant un peu solennel, fumant sa pipe ou inspectant sa cave avec des citations de la Bible, — l'ami Fritz, une création définitive, un de ces êtres comme Robinson Cruséo ou Gil-Blas, imaginaires, mais point factices, et dont l'art a fixé impérissablement les traits ; c'est l'instituteur pauvre au milieu des riches métayers ; c'est maître Daniel Rock essayant d'arrêter le chemin de fer et se laissant écraser sous l'insolent et aveugle progrès qui passe ; ce sont tous ses personnages secondaires, aubergistes, chasseurs, *schlitzers*, garde-forestiers ou bûcherons, et des docteurs de village, et des musiciens errant dans le pays : tous ont pris vie, couleur et voix ; nous les connaissons, — ce sont des hommes. Ni fantoches à attitudes, ni polichinelles à tirades, ni simples prétextes, ni entités chimériques, — les personnages de Erckmann-Châtian sont de la chair qui marche et qui parle.

Tout parle dans cette œuvre, les choses comme les hommes. J'ai dit en passant qu'elle était réaliste. Entendons nous : elle ne l'est point de l'en-

nuyeuse et pédantesque façon que vous savez. Elle ne s'appesantit point sur les descriptions oiseuses ; ce n'est pas de la photographie, — c'est de la vérité expliquant l'action. Qu'on nous montre la ferme de l'ami Fritz ou sa maison bourgeoise, les environs de Phalsbourg ou les villages blottis dans l'humidité des combes, c'est toujours avec clarté, dans la pleine lumière des traits arrêtés et sûrs. Je ne connais point les Vosges, mais je vois s'allonger les petits chemins aux murs de cailloux j'entends tinter ces sonneries, je me familiarise avec les choses dépeintes comme avec les personnages si véridiquement décrits. J'ai faim et soif en lisant la *Taverne du Jambon de Mayence* ; au début de la *Maison forestière*, j'enfesse les narines pour que l'odeur sylvestre entre mieux ; je m'associe aux confidences des amoureux, aux tristesses du *Joueur de Clarinette*, aux descentes de traîneaux qui fendent la neige et battent l'air ; je danse, avec Fritz Kobus, la valse allemande sur le rythme que joue son ami le vagabond, et qu'il emprunta, par une nuit d'été, aux roulades du rossignol ; j'écarquille les yeux pour voir apparaître les cigognes ; j'ouvre mon cœur tout grand en écoutant, dans le crépuscule, monter et traîner, retomber, puis rejaillir les notes d'un vieux lied mélancolique ; je souffre, je rêve, je suis joyeux, je me moque, je me mets en révolte, je m'attendris, j'existe et je respire avec ces pages... Je crois bien qu'on n'en peut dire plus, et qu'ici il faut m'arrêter.

Cette œuvre qui vient de se clore est comme un poème en deux chants. Le chant guerrier pourra vieillir ; dans tous les cas, et quoi qu'on en dise, il sent la cartouche mâchée et la belle liqueur rouge heureuse de couler : ce chant là entonne la *Marseillaise* et excite le canon. L'autre, le chant plus intime, celui des légendes montagnardes, celui des maisons et des forêts, des visages épanouis, des yeux tristes, celui là est sûr de sa durée. Il a déjà donné de l'entrain à beaucoup ; il s'est fait leur cordial réchauffant et sain. Il en a charmé certains autres qui s'ennuyaient, console quelques-uns qui avaient mal. Il ne perd, en vieillissant, rien de sa mélodie et de son arôme ; il est plus près de nous que l'héocrite, il se fait mieux comprendre que les exacts, mais pesants et tristes *documents* d'aujourd'hui ; il rafraîchit la pensée et berce l'oreille, donne de l'appétit et du courage, amuse et soutient ; ce serait un malheur s'il n'avait jamais existé, un malheur plus grand si nos fils n'en voulaient plus ; et je lui dois, pour ma part, tant d'heures exquises, que mon cœur en est tout baigné de rosée, et que ma mémoire en sent bon.

Charles Fuster

Paris, 1891.

AUX LECTEURS

En particulier à Mlle Joséphine Berthe, ou M. Joseph Pierre, est-ce que je sais, moi ?

Vous me mettez les points sur les I, les barres sur les T, et pourtant je n'ose me prononcer. Il faut pourtant que je sache ; j'y tiens mordicus... à mon titre de fille d'Eve.

Ne craignez-vous pas la réalité, dites vous. Nullement : et instinctivement je sens bien que je ne fais pas preuve de bravoure en ceci.

Que redouterais-je en réalité ? Si j'admire le beau sexe — le mien, je n'ai pas de réticence au moins, moi — ; j'éprouve un certain enthousiasme au sujet de l'autre. Cela doit s'appeler avoir à un haut degré l'amour des contrastes. Voilà de l'impolitesse, vraiment. Ne m'en veuillez pas, de grâce ! Que voulez-vous ? Impossible de refaire la langue française. Il est trop tard maintenant : C'est l'histoire du vieil arbre bien enraciné. Elle veut toujours avoir raison. Il est sûr qu'on m'incline cette impertinence : ça devrait être une femme. Qui que vous soyez, vous êtes peu galant, allez. Et je vous prie de croire que j'ai un air de

circonstance, air de dignité blessée. Elle veut donc toujours avoir raison, et avec la meilleure volonté du monde vous ne l'en feriez pas changer. Persuadée... je veux être persuadée d'avance de leur insuccès, les femmes n'oseront jamais réclamer.

Trêve de plaisanterie.

Vous trouvez que les femmes canadiennes ayant des talents littéraires ne sont pas assez constantes. D'abord, sont-elles encouragées ? Pas du tout. Ensuite, pour être auteur, il faut du travail, beaucoup d'étude, par contre beaucoup de temps. Il faut en somme se faire une carrière de la littérature. Et la mission de la femme lui incombe trop, est trop grande, trop sublime par elle-même pour qu'elle en change volontiers. Les études littéraires menées à bonne fin sont incompatibles avec la surveillance d'une maison, la tendresse prodiguée aux enfants et à son époux. Il reste à la femme, qui comprend bien ses devoirs, juste assez de loisirs pour se tenir au courant des actualités ; pour développer son intelligence en faisant, entre temps, quelques saines lectures. Si, avant son mariage, elle n'a pas passé sa vie dans l'oisiveté ; en vaisseries — coquetterie banale ; — en futilité — chiffons et fichus de toutes les couleurs connues et inconnues — ce qui malheureusement est la plus grande préoccupation de presque toutes les jeunes filles ; — elle sera initiée aux choses de la littérature. Elle connaîtra le nom des classiques ; pourra dire un mot des contemporains ; Sully Prudhomme ne sera pas uniquement pour elle l'auteur du *vase brisé*. Elle saura qu'il a fait beaucoup d'autres poésies belles et perfectionnées ; qu'il n'est pas seulement un grand rêveur comme Lamartine, mais un homme profond ayant de la science. Et si vous me permettez une petite digression, je vous ferai jouir, en passant, d'un critique que je lis actuellement. "Nul poète ne nous fait comme Sully Prudhomme la délicieuse surprise de nous dévoiler à nous mêmes ce que nous éprouvons obscurément. Il imagine des façons d'aimer où il y a tant de tristesse, des façons de se plaindre où il y a tant d'amour, et trouve pour le dire des expressions si exactes et si douces à la fois que le mieux est de céder au charme sans tenter de le définir. N'y a-t-il pas une merveilleuse invention de sentiment dans ces stances exquises".

Si je pouvais aller lui dire :
" Elle est à vous et ne m'inspire
Plus rien, même plus d'amitié ;
Je n'en ai plus pour cette ingratitude.
Mais elle est pâle, délicate...
Ayez soin d'elle par pitié !

" Ecoutez-moi sans jalousie
Car l'aile de sa fantaisie
N'a fait, hélas ! que m'effleurier.
Je sais comment sa main repousse
Mais pour ceux qu'elle aime elle est douce
Ne la faites jamais pleurer !... "

Je pourrais vivre avec l'idée
Qu'elle est chérie et possédée
Non par moi, mais selon mon cœur
Méchant enfant qui m'abandonne,
Vois le chagrin que tu me donnes :
Je ne puis rien pour ton bonheur.

Concluons : Voilà, à quelque chose près, le seul bagage littéraire, scientifique qu'il soit permis à la femme de posséder. Et avec ça pensez-vous qu'il soit possible de devenir écrivain, de faire une œuvre suivie. Le cas peut tout au plus exister dans le célibat ? Et encore faut-il que la vieille fille n'ait pas de petits neveux orphelins.

J'ai l'honneur d'apprendre au public, par le *Recueil littéraire* — revue s'acheminant vers l'illustration — que je viens de coiffer le traditionnel bonnet de sainte Catherine, que je reste dans la sainte phalange.

Catherinienne ; que certains intérêts, tout matériels, hélas ! viennent m'infiltrer le feu sacré je deviendrai peut-être auteur. Pour le moment, je ne me crois ni les talents, ni la science, ni les capacités qui font les bons écrivains.

Marie Laure



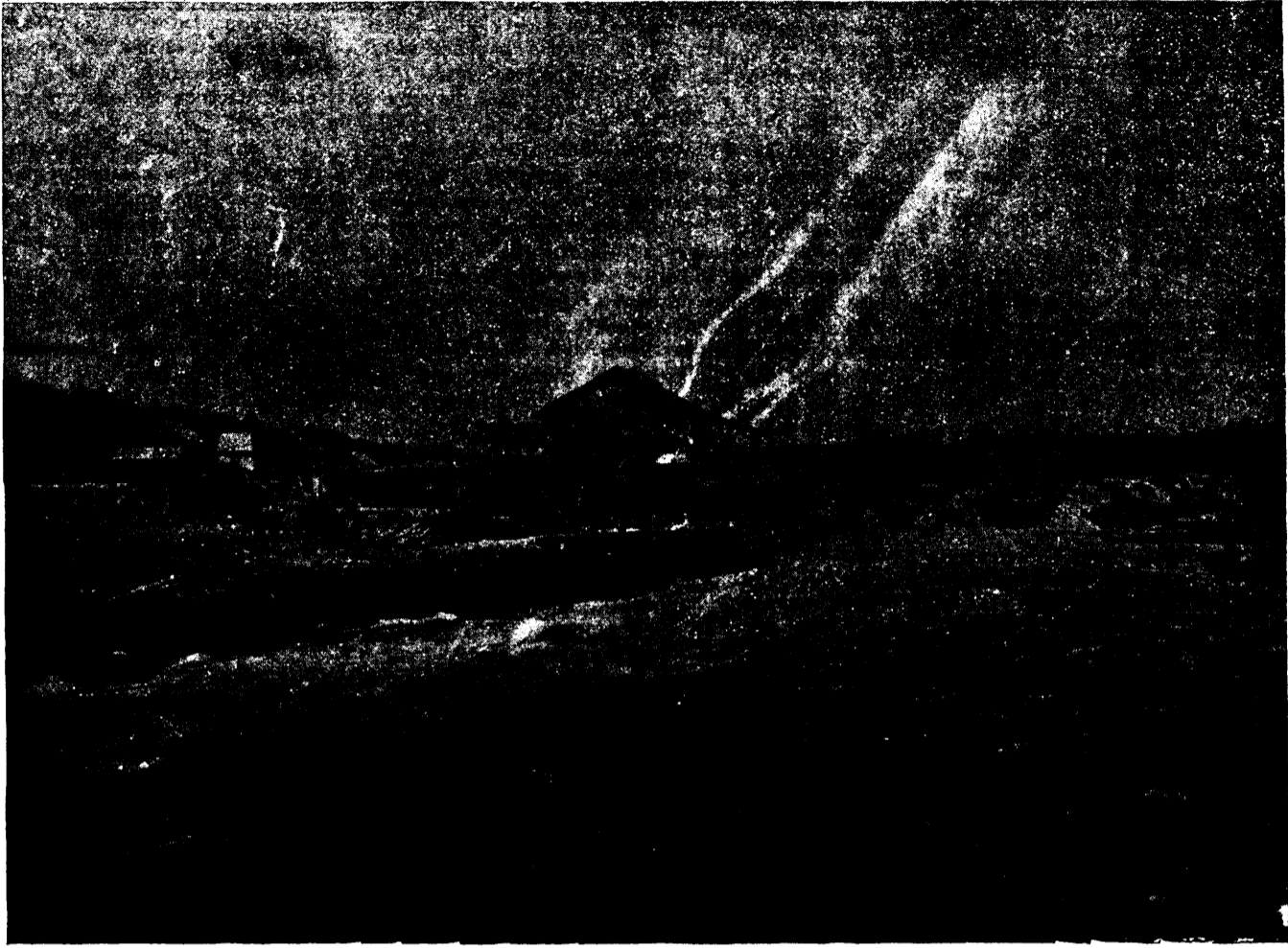
LE PRINCE VICTOR NAPOLEON



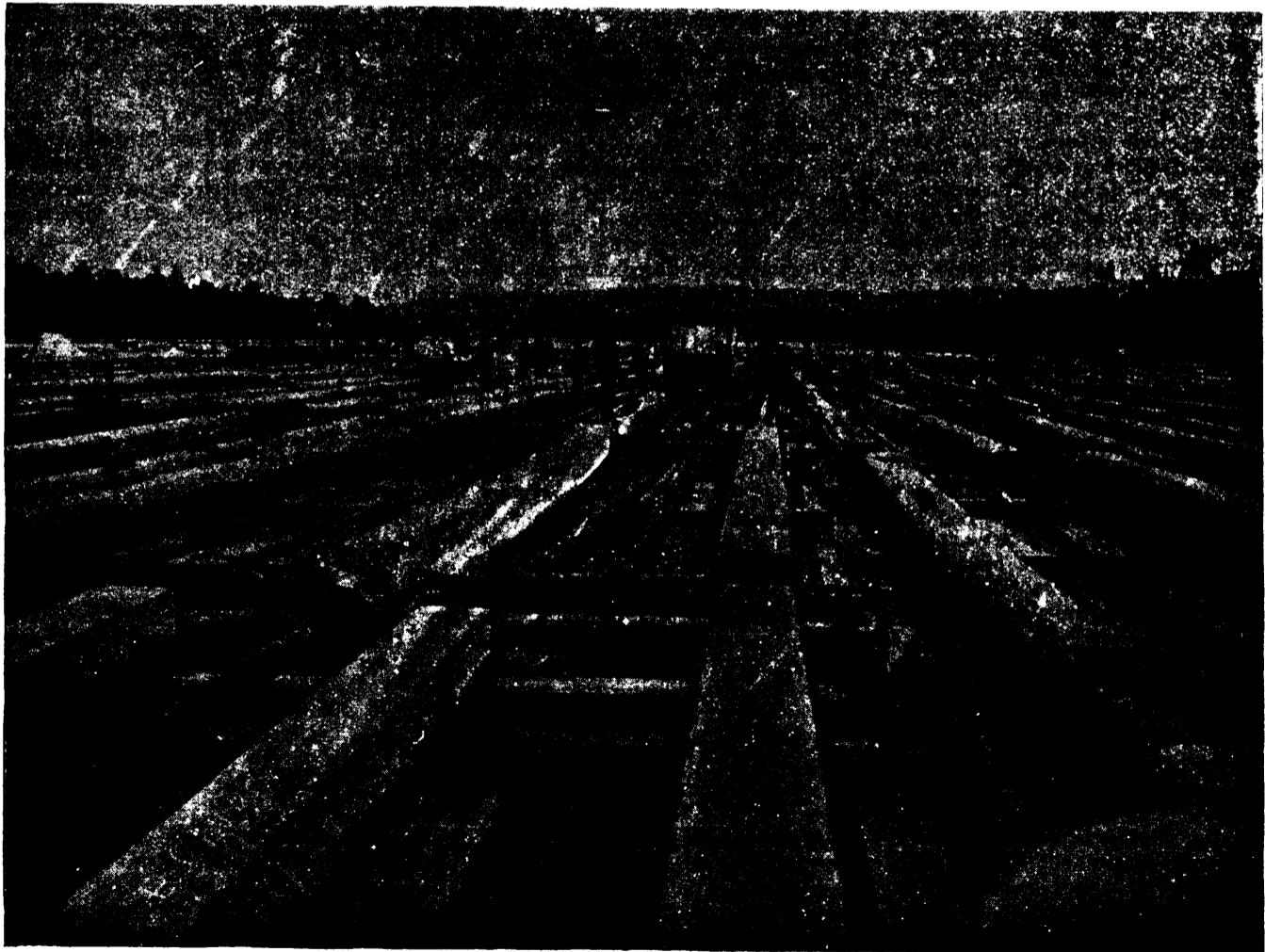
LE PRINCE LOUIS NAPOLEON



SIBERIE. — LA POSTE EN CANOT SUR L'LENA



A TRAVERS LE CANADA. — MATTAWAN, ONT. : MOULIN A SCIE DE TAS. MCCOOL & CIE.—CHUTE CHAMPLAIN



A TRAVERS LE CANADA. — MATTAWAN, ONT. : TRAIN DE BOIS APPARTENANT A R H KLOCK & CIE
Photographies B. Charron—Photogravures Armstrong



LA LAIDE

Femmes, vous blasphémez l'amour, quand d'aventure
Un seul rebelle insulte à votre royauté ;
Ah ! c'est un pire affront qu'en silence elle endure
La jeune fille à qui la marâtre nature
A dénié sa gloire et son droit : la Beauté !

L'amour ne luit jamais dans l'œil qui la regarde ;
Elle pourrait quitter sa mère sans périls.
La laide, on ne la voit jamais que par mégarde ;
Même contre un désir sa disgrâce la garde :
Pourquoi les jeunes gens l'accompagneraient-ils.

Les jeunes gens sont fats, libertins et féroces.
La laide ? Pourquoi faire et qu'en ont-ils besoin ?
Ils la criblent entre eux de quolibets atroces,
Et c'est un collègue que, dans les bals de noces,
On charge de tirer cette enfant de son coin.

Pauvre fille ! elle apprend que jeune elle est sans âge
Sœur des belles et née avec les mêmes vœux,
Elle a pour ennemi de son cœur son visage,
Et, tout au plus, parmi les compliments d'usage,
Un bon vieillard lui dit qu'elle a de beaux cheveux.

Depuis que j'ai souffert d'une forme charmante,
Je voudrais de mon mal près de toi me guérir,
Enfant qui sais aimer, sans jamais être amante,
Ange qui n'es qu'une âme et n'as rien qui tourmente....
Pourquoi suis-je trop jeune encor pour te chérir !

SULLY PRUDHOMME.

SEIZE ANS

Dix heures. La porte s'est ouverte sur la fraîcheur de la chambre virginale : la jeune fille a franchi le seuil, frissonnante, un flambeau à la main, tandis que l'écho argentin de sa voix se perdait dans le corridor en un " Bonsoir maman ! " dont elle n'attendit pas la réponse.

Elle est entrée à petits pas étouffés par le tapis, à travers l'obscurité décroissante où ses yeux croient deviner une forme indécise, sous les plis des tentures et au fond des recoins que l'ombre emplît encore. En posant le bougeoir sur la cheminée, elle a regardé la glace où riait son minois d'enfant presque femme, à cette incertaine clarté qui fait le teint plus doux, les cheveux plus brillants, et répand sur le visage un indéfinissable charme. Puis elle a entr'ouvert les rideaux et, penchant son front sur la vitre, elle n'a vu, le long de la rue déserte, que la neige papillonnant dans les ténèbres.

Dieu ! qu'on est bien dans sa chambre close, quand le givre brode aux arbres ses passementeries d'argent !

Et toute saisie de froid à la pensée des flocons lents qui se fondent un par un sur les pavés humides, elle abandonne la croisée et déboutonne précipitamment le corsage bien sanglé qui lui fait si fine taille. Plus vite encore, la jupe coule sur ses hanches, et la voici en jupon court, faisant des grâces devant la psyché, en souvenir des jolies soubrettes et des séduisantes paysannes entrevues à l'Ambigu ou à la Porte Saint-Martin. En un tour de main, elle enlève le peigne et les épingles d'écaïlle retenant le savant échafaudage de sa coiffure qui s'écroule tout-à-coup en ondes folles. Comme elle se trouve gentille ainsi !... comme elle admire naïvement la ferme rondeur de ses bras nus, la blancheur nacrée de sa gorge naissante....

Un clair tintement ébranle la pendule d'albâtre. Honteuse de se coucher si tard, elle tourne résolument le dos à la psyché tentatrice et achève de se dévêtir, songeant involontairement, en quittant ses bas de laine fine, aux bas de soie—ce summum de l'élégance pour les petites pensionnaires bourgeoises.

La bougie est bientôt soufflée : il fait nuit noire en la chambrette où, toute rose, la mignonne se pelotonne dans la blancheur des draps neigeux.

Que faire avant de s'endormir, sinon reconstruire pour soi les romans parcourus en cachette, évoquer l'avenir, la vie qu'on ne connaît pas ? Quand son esprit a longtemps erré d'une idée à l'autre, languissant ses paupières alourdies se ferment et, continuant la vision ébauchée, la divine fée des rêves l'emporte dans ses étoiles.

Au loin la musique d'un bal s'échappe des salons entr'ouverts : elle entre invisible pour tous, sous les flots de lumière, parmi la rigidité des fracs noirs et les chatoyants nuages de gaze ou de soie. Rayonnante, enivrée, elle contemple pour la première fois le luxe princier de ces demeures, dont ses journaux de modes lui font entrevoir un pâle reflet. Insensiblement, comme jadis Cendrillon sous la baguette magique de sa marraine, ses pieds se chaussent de souliers menus, ses épaules soudain découvertes resplendent, une aigrette de perles relève sa chevelure, des fleurs se répandent sur le tissu aérien de sa robe : elle devient une des reines du bal et, sans écouter les propos médisants échangés sous l'éventail, se laisse conduire à la danse qui entraîne en un léger tourbillon ces brillants cavaliers, ces femmes heureuses—heureuses ?...—tandis qu'au milieu de cette noble foule, transparait une figure d'homme aux yeux pénétrants qui plongent dans les siens leur étincelle.

Un second coup de baguette : tout s'évanouit, La voici maintenant au bois, demi renversée sur les coussins du landau armorié qui suit la file d'équipages où trônent les mondaines enviées par cette échappée du couvent, recueillant comme elles le muet hommage qu'elle lit dans tous les yeux, et mieux encore dans ces yeux fascinants qui la rencontrent sans cesse.

Le bois est loin. Voyez-la dans la chambre somptueuse où sont épars les cent acolytes de la coquetterie féminine : houppes et poudres, flacons de parfums, bijoux étincelants, soyeuses dentelles qu'elle choisit, jette et reprend, devant le miroir de Venise, corrigeant une boucle rebelle, ajustant un pli, essayant la séduction de son sourire, et vêtant la toilette idéale qui doit lui conquérir l'admiration de l'Être cher.

La nuit toute entière se déroule ainsi en visites indiscrettes à travers ce monde inconnu qu'elle surprend ou devine, grâce à l'imagination vagabonde qui la guide mieux que ne l'eût fait le Diable Boîteux.

Et partout l'accompagnent les yeux étranges qu'elle craint en les aimant.

La première clarté point : voici l'aube. La mignonne poursuit son sommeil qui l'agite et fait balbutier à ses lèvres endormies des mots sans suite qu'on ne comprend pas.

Il est grand jour quand elle s'éveille ; comme il fait bon se souvenir des songes de la nuit passée, qu'on mène et modère à son gré, dans la tiédeur de l'oreiller, pendant qu'au dehors la neige voltige.

En cet ineffable farniente, le temps s'envole à tire-d'ailes. Bientôt, la porte s'ouvre, et l'on entend la voix maternelle grondant la paresseuse fillette qui délaisse à regret son lit moelleux et son doux roman, pour revivre une journée encore de la monotone vie bourgeoise, penchée sur les fleurs de son éternelle tapisserie, derrière la fenêtre où son regard perdu cherchera parmi les passants l'Inconnu du rêve.

SOUS L'INFLUENCE DE L'ETHER

Un médecin américain, le docteur Shoemaker, vient de faire sur lui-même une expérience assez curieuse. Avec l'aide d'un de ses collègues, il s'est soumis à l'éthérisation, en vue de noter ses impressions le plus exactement possible. Il est assez singulier, en effet, qu'on sache encore si peu de chose sur les effets psychologiques des anesthésiques comme le chloroforme et l'éther, surtout

quand on considère que les chirurgiens et même les dentistes en font journellement usage. Mais, en général, les patients sont peu enclins ou peu aptes à étudier sur eux-mêmes les phénomènes mentaux ; et quant aux médecins, ils préfèrent apparemment les essayer *in anima vili* que les appliquer à leur précieuse personne. Quoi qu'il en soit, la tentative du docteur Shoemaker est digne d'être signalée.

C'est sur l'éther que le physiologiste américain a procédé. Il a commencé par prendre avec lui-même, avant de s'appliquer le masque anesthésique, la résolution de ne pas résister à l'action de l'éther, comme le font ordinairement les patients, et, au contraire, de s'abandonner tranquillement à cette action, en s'efforçant de conserver le plus longtemps possible la conscience plus ou moins nette de ce qui arriverait. Cette volonté formelle de prolonger l'état conscient ou demi-conscient jusqu'en pleine insensibilité était même partie essentielle du programme.

Immédiatement après la première inhalation, M. Shoemaker essaya de parler. Cela lui fut impossible. La faculté d'articuler un mot était déjà partie. Il put seulement émettre un son vague et rauque.

Dès la troisième ou quatrième inspiration, le sens de l'ouïe, ceux de la vue, de l'odorat et du goût s'étaient évanouis. Le docteur Shoemaker déclare qu'il avait à ce moment le sentiment de l'inconscience ; mais, chose bizarre, il ne croyait pas à cette inconscience, et il se rappelle très nettement cet étrange état d'esprit. Quant à l'insensibilité, elle s'était établie, puisqu'il ne percevait pas les piqûres que lui faisait son collègue en divers points du corps ; mais ce n'était pas, tant s'en faut, une insensibilité absolue. Au contraire, le sujet éprouvait une sorte d'angoisse générale et très douloureuse, quoiqu'il lui fût impossible de la définir ou de la localiser : angoisse qui ne le quitta plus jusqu'à la fin de l'expérience.

Il en a gardé le souvenir comme celui de la sensation la plus pénible qu'il ait jamais éprouvée.

" J'aurais voulu m'en débarrasser, dit-il, j'aurais fait n'importe quoi pour y échapper, mais je ne pouvais pas effectuer le plus léger mouvement, et j'avais conscience de cette incapacité. En même temps, la présence du chirurgien qui m'assistait m'inspirait un sentiment bizarre, sans qu'il me fût possible d'ailleurs de distinguer nettement son individualité de la mienne. C'était une sorte de conviction qu'un être en qui j'avais pleine confiance et que j'avais toujours considéré comme un ami me trahissait basement et abusait de mon impuissance pour me mettre à la torture. La révolte mentale la plus atroce s'ajoutait donc à mon angoisse physique. "

Sur ces entrefaites, un phénomène nouveau se manifesta, pour durer jusqu'à la fin de cette espèce de cauchemar. Le docteur Shoemaker s'imaginait voir deux lignes lumineuses, parallèles et sans fin, qui ondulaient devant lui sur un fond noir. Ce mouvement d'ondulation était accompagné d'une sorte de bruit ou de bourdonnement analogue à celui d'un rouet.

A part ces deux illusions de l'ouïe et de la vue, rien. Pas une pensée, pas une émotion. Peu à peu les deux lignes devinrent indistinctes : Puis elles finirent par disparaître.

M. Shoemaker entra dans une troisième phase : celle du retour à la sensibilité et à la conscience, voire à la conscience professionnelle. Comme il venait de pousser un profond soupir, il se rappela que ces symptômes, dans l'éthérisation, indiquent un état de profond narcotisme, de narcotisme voisin de la mort.

Cette idée ne l'inquiéta pas, et, au contraire, lui inspira la plus vive curiosité de savoir ce qui allait arriver. Les idées affluaient, maintenant.

" Je me figurais qu'il m'était enfin donné de connaître l'essence de la vie et que le voile mystérieux se déchirait pour moi, que les deux lignes onduleuses étaient une représentation graphique des deux ordres de faits de la vie organique et de la vie de relation ; que je me trouvais là en possession d'une découverte de la plus haute importance et qu'il fallait à tout prix me rappeler les moindres détails, en revenant à la conscience parfaite, pour en faire profiter l'humanité. "

Sur quoi, le docteur Shoemaker s'éveilla.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 16 MAI 1891

FLEUR-DE-MAI

TROISIÈME PARTIE

LA FADE GRISE

—Après tout,—reprit Valroy,—tu as peut-être raison... Mais c'est que, maintenant, ma vie est si nulle, si creuse, elle me pèse tellement sur les épaules, que je ne sais où aller, non plus que faire de mes dix doigts. J'ai Paris en horreur ; ce que l'on est convenu d'appeler "les plaisirs mondains" n'ont aucun attrait pour moi. Je cherche un coin de province bien retiré, bien solitaire, au fond de la plus éloignée des provinces, où je puisse m'enfouir avec mes bouquins, en attendant ce que le souverain maître de toutes choses voudra bien faire de moi.

—Tu parlais à la recherche d'une sauvage,—répliqua Marcenay,—à sauvage, sauvage et demi.

—Peux-tu m'emmener dans l'intérieur de l'Afrique ou au Tonkin?... Non n'est-ce pas je serais pour toi la plus lourde des charges... Eh bien ! alors ! que veux-tu que je fasse.

Très embarrassé, Octave de Marcenay ne se pressait point de répondre.

Ce fut la marquise qui prit la parole.

—Vous demandez un coin perdu, ignoré, où vous puissiez vous livrer tout à l'aise à l'étude... je crois, cher monsieur, que j'ai votre affaire.

Octave et Raoul se regardèrent.

Mme de Lauriac continuait :

—Je possède tout au bout des terres de Lauriac, à plus de dix kilomètres d'ici, un petit chalet, en très bon état, il a servi au marquis comme rendez-vous de chasse, et je suis toute prête à le mettre à votre disposition pour peu que vous en manifestiez le désir.

—Oh ! ne me remerciez pas,—s'empressa d'ajouter l'excellente femme,—la chose n'en vaut réellement pas la peine. Vous me le louerez le prix que vous jugerez convenable, car je veux ménager votre susceptibilité, et je veux aussi que vous soyez chez vous... Vous serez là, libre comme l'air, enterré à plaisir... Lorsque vous aurez le désir de voir des êtres à peu près civilisés,—ça peut vous arriver, à vous comme à tout autre, mon cher monsieur, ne vous en défendez pas trop,—il y aura à deux lieues de vous une vieille douairière qui sera enchantée de vous recevoir pour faire un whist. Ma fille le joue très bien, Henri également et moi je suis très mauvaise joueuse, quand je tiens le mort surtout... Voyez si la chose vous agrée, et j'écrirai un mot à M^{re} Famchon, mon honorable ami et mon homme d'affaires, qui s'occupera de faire arranger ce petit immeuble.

—Ça s'appelle le Châtelet, votre future maison... qui n'est, je vous en préviens, qu'une bicoque.

—Madame, que de bontés !—répétait Valroy.—Ce que vous m'offrez de si grand cœur j'ai grande envie d'accepter...

Blanche de Lauriac revenait sur ces entrefaites.

—Tu ne sais pas, Blanche,—lui dit sa mère,—M. Valroy devient notre locataire... Je lui loue le petit Châtelet...

Les joues de la jeune femme furent envahies par une rougeur subite et inconsidérément elle s'écria :

—Ah ! quel bonheur !

Vivement elle se reprit aussitôt :

—Vous m'excuserez, monsieur ; les mamans sont toutes les mêmes, très égoïstes ; je n'ai pas oublié ce que mon frère nous a dit de vous, c'est-à-dire que vous êtes un grand médecin, un très savant docteur... Et je serai si heureuse de vous savoir là, près de nous et surtout de ma chère Loulou !

Octave de Marcenay s'approchait de la marquise.

—Chère madame,—lui dit-il à mi-voix, tandis que Valroy continuait la conversation avec Blan-

che,—sans vous en douter vous venez de commettre l'une de vos meilleures actions... J'étais très inquiet de mon pauvre Raoul, sa santé l'a rendu misanthrope, spleenétique, hypocondriaque... Vous allez, tout simplement, me le réconcilier avec l'existence.

Blanche de Lauriac, entre temps, taquinait légèrement son hôte :

—Du petit Châtelet,—lui disait-elle,—vous rayonnerez sur tous les alentours, et vous en arriverez certainement à savoir si notre pauvre Fleur-de-Mai et la Fade-Grise sont, comme j'ai tout lieu de le croire, une seule et même personne.

Tandis que Raoul Valroy acceptait l'aimable proposition de la marquise de Lauriac tout en se promettant bien de faire tous ses efforts pour découvrir la Fade-Grise dont la mystérieuse existence le préoccupait si fort, quel parti avait pris Gaston Souchard après le terrible affront qui venait de lui être infligé ?...

Il était tout d'abord demeuré cloué à la même place, accablé par le sentiment de son impuissance.

Puis, quand il avait été seul avec Romain, il avait répété inconsciemment, en proie à la plus violente des rages.

Enfin, il avait pris par le bras ce cher de La Glandière,—toujours excessivement ennuyé depuis qu'il avait entendu son inséparable faire appel aux commissaires et aux gendarmes,—et il lui avait dit :

—Viens ! Nous allons travailler.

Et ils s'étaient mis à suivre la ligne des grands bois de Lauriac, se dirigeant vers la route qu'ils venaient de suivre.

Dans un paquis enclavé dans l'une des tailles, ils avaient rencontré un petit pâtre qui gardait des dindons.

—Le chemin des Souches ?—lui avait demandé Gaston, en appuyant ses paroles d'une petite pièce blanche.

Le moutard avait été émerveillé ; puis il avait aussitôt répondu en désignant les grands bois qui dans le fond du paysage joutaient ceux de Lauriac :

—Bien loin, bien loin, les Souches... Vous en avez encore pour trois grandes lieues de pays...

—Je sais ce que cela veut dire,—fit Romain, avec une grimace de désappointement, nous en avons pour cinq heures, avec Cocotte et Fany... et il désignait ses deux jambes.

—Ça t'effraie de marcher ?—lui dit ironiquement son ami.

—Dame, quand j'étais rouleur de routes, tu peux penser de ce que j'en ai fait de ces lieues de pays... Alors, aujourd'hui que me voilà,—je veux dire :—que je devrais être rentier, ça ne m'amuse que tout juste de recommencer ce métier là.

—Si tu veux des rentes, il faut les gagner. Et je vais t'en fournir l'occasion.

—Que le diable t'écoute !... mais je crois que nous n'en prenons guère le chemin... Depuis quelque temps nous ne sommes pas à la bonne ! Nous avons une série de ces noires !... Enfin ! ça te regarde... Seulement quand t'ai entendu parler tout à l'heure des cognes et des chapeaux carrés !. Non !... si tu savais l'effet que cela fait !... nom d'un bistouquet !...

—Tais-toi, tu es une dinde.

—C'est convenu. Seulement l'idée ne me viendra jamais d'appeler à mon aide ces paroissiens là...

—En attendant, en route pour chez le comte Stroganof... C'est lui qui va nous tailler de l'ouvrage.

Romain ne s'était pas trompé ; il fallut bien aux deux piétons quatre heures d'horloge pour atteindre les grilles du château des Souches.

Une fois là, avant de sonner, Gaston se tourna vers son compagnon et lui dit :

—Tiens ! voilà un petit bosquet de mélèzes où tu seras très bien pour m'attendre.

—Alors, je vais croquer le marmot ?...

—Enfin, je vais entrer seul, parce que je n'ai pas besoin que tu sois là pendant mon entretien avec le comte Stroganof. M'as-tu compris ?

—Si je t'ai compris !... J'ai parfaitement saisi que j'ai l'estomac dans les talons, et que je n'ai rien à écraser sous mes molaires...

—Tu ne songes jamais qu'à goinfrer...

—Tiens ! qui est ce qui prendrait soin du fils de ma pauvre mère, si ça n'était pas Bibi ?

—Enfin, attends-moi là sans te montrer... Tu verras bien si je reviens...

Romain grogna toute une foule de paroles désagréables et malsonnantes, et Gaston se dirigea vers la grille à laquelle il sonna.

Un suisse vint ouvrir.

—Le comte Stroganof est aux Souches ?

—Oui, monsieur.

—Veuillez lui dire que je désire lui parler.

—Le nom de monsieur ?

—Peu vous importe, vous lui direz que c'est une personne qui désire lui parler de la part de M. de la Glandière... Allez !...

Un valet de chambre vint quelques instants plus tard chercher Gaston...

—Si monsieur veut bien me suivre...

Et le domestique monta au premier étage, et introduisit le visiteur dans cette chambre où Romain, poursuivi par les gardes, avait fait irruption de la façon dont on se souvient sans doute.

Lorsque Fédor, qui se trouvait dans cette pièce aperçut le beau-frère d'Henri de Lauriac, il ne put réprimer un mouvement de répulsion violente.

Gaston Souchard le nota soigneusement au passage.

—Ça,—se dit-il, avec un froid sourire,—ça se paiera à part.

Gaston s'était mis immédiatement très à l'aise, ne semblant nullement embarrassé.

Sans que Fédor l'invitât à prendre une chaise, il s'était assis, et abordant carrément la question :

—Monsieur le comte,—avait-il commencé,—mon excellent ami, M. de la Glandière, n'a rien de caché pour moi... C'est vous dire que je suis au courant de tout ce qui peut le préoccuper, de ses faits et gestes, en un mot, je sais tout... tout... tout...

Fédor se taisait.

—Comme preuve de ce que j'avance,—poursuivit imperturbablement Gaston, que ce silence de glace ne démontait nullement,—je puis vous avouer une chose, qui vous mettra nettement au courant de notre situation respective : C'est moi qui ai adressé, il y a quelques mois, à la comtesse Stroganof, un billet sans signature, lui donnant rendez-vous, à onze heures du soir, dans l'allée sombre du parc Monceau, pour lui parler de...

l'enfant qui vous a été enlevée... vous voyez que je n'ai point exagéré en vous affirmant que rien de ce qui vous concerne en cette circonstance ne m'est étranger...

Fédor se taisait toujours, il était atterré.

A quels bandits était-il donc obligé d'avoir affaire !...

Gaston Souchard reprenait encore :

—Ah ! monsieur, permettez-moi de vous dire que Mme la comtesse a été bien mal inspirée ce soir-là, de ne point avoir confiance en moi... ça vous aurait évité de gaspiller bien de l'argent, ce qui pour vous—je le sais, n'est qu'une vétille.—Mais que de temps inutilement perdu !

Fédor maintenant s'impatientait.

—Où voulez-vous en venir, monsieur ?—demanda-t-il brusquement.

—A ceci. Vous vous servez de la Glandière, et vous avez tort... Tout seul, il est incapable de vous être utile... par cette raison que c'est un instrument dans mes mains. Moi, je suis son chef de file... Moi seul !... vous entendez bien, monsieur le comte, en utilisant Romain, mon ami, je puis retrouver l'enfant que vous avez perdu...

Fédor avait fait un mouvement, tandis qu'une expression de dégoût et de mépris crispait son visage.

Gaston Souchard ne s'en préoccupait même pas. Il poursuivait :

—Oui, moi seul ! Et je vais d'un mot vous prouver quelle est ma force : Je vais vous dire quel est l'homme qui vous a ravi votre enfant !...

Fédor était devenu d'une mortelle pâleur :

—Il se nomme,—reprit encore Gaston—oui, il se nomme M. Fabrice Dementières, et pendant des années, il a tenu cette enfant séquestrée dans ce pays même... Vous voyez que je précise et que j'avais raison de vous dire que je savais tout...

Oui, cet homme disait vrai, il n'ignorait rien du malheur de Fédor et de Marcelle.

Gaston laissa au comte tout le temps de bien comprendre la portée de ses paroles ; alors il reprit, comme s'il eût dit une chose toute naturelle :

—Monsieur le comte, vous avez bien tort de ne pas jouer cartes sur table avec moi !... C'est une affaire que je venais offrir à Mme Stroganof ; c'est une affaire, la même que je viens vous proposer encore. Croyez-moi, je suis maître de votre secret, à tort ou à raison, je n'ai pas de ce que l'on est convenu d'appeler des scrupules. Donc, concluez !... Il vaut mieux m'avoir dans votre jeu que contre votre jeu... Et vous devez comprendre que si je ne traitais pas... ferme avec vous, je trouverais certainement des gens qui ont moins d'argent que vous,—mais qui cependant n'hésiteraient pas à me faire des propositions convenables.

Fédor souffrait horriblement.

Lui ! l'honneur, la loyauté même, il était obligé d'écouter, sans dire un mot, toutes les propositions déshonorantes de ce bandit, qui les étalait d'ailleurs avec le plus écœurant cynisme.

Et il ne le chassait pas, il n'appelait pas ses gens pour le mettre honteusement à la porte !

Non ! il écoutait toutes ces paroles avilissantes qui lui faisaient monter le rougeur au front.

Il supportait tout parce qu'il s'agissait de sa fille.

—Monsieur, — poursuivait encore Gaston, en s'apercevant parfaitement de l'effet produit par ses paroles,—il existe un proverbe qui a raison dans sa trivialité, quand il dit que l'on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs... Qui veut la fin veut les moyens... Il en est d'autres que je pourrais vous citer encore... Vous avez des répugnances que je constate, à m'employer ainsi que Romain, parce que nous ne pensons pas comme vous sur une foule de questions, parce que nous sommes en guerre ouverte avec la société... Vous avez tort, permettez-moi de vous le dire... Vous n'avez pu vous dégager de tous ces scrupules, voulez-vous avoir l'obligence de me dire à quoi cela vous a servi depuis des années ?... Vous avez été dupé, bafoué... promené par celui-ci et par l'autre. Bref... vous voyez le résultat...

—Et qui me dit, monsieur, — demanda Fédor avec hauteur ?...

Gaston lui coupa la parole.

—Qui vous dit que je ne vous promènerais pas encore ?... Mon intérêt... Vous ne paierez la... forte somme, qu'après succès complet de l'entreprise... Mais auparavant... j'ai des conditions à poser... des précautions à prendre...

—Je ne puis que vous répéter ce que j'ai déjà dit à votre...

Le mot manquait à Fédor ; avec une grâce charmante, Gaston Souchard lui vint à l'instant en aide.

—Dites... mon associé,—fit-il,—La Glandière et moi nous sommes associés... en tout et pour tout dans la vie... Et vous verrez, monsieur le comte, quel merveilleux parti je saurai en tirer...

A ce moment la porte s'ouvrit et Marcelle éplorée, les mains jointes, apparut sur le seuil...

Poussée par une curiosité inquiète, elle avait légèrement entr'ouvert la porte de la chambre à coucher de son mari et avait tout entendu.

—Faites tout ce que vous voudrez,—dit-elle d'une voix toute mouillée de larmes,—demandez tout ce que vous voudrez, monsieur, mais faites !... oh ! faites, je vous en conjure, que mon enfant me soit rendue !

Gaston Souchard eut une inclination de tête tout à fait de circonstance.

—Mon Dieu ! madame, nous ne demandons que ça... mon associé et moi ; quant à M. le comte, avec lui je suis certain que nous finirons bien par nous entendre ; vous voyez donc bien que les affaires sont en bonne voie.

Fédor se reprochait sa faiblesse, sa lâcheté, mais était-il en état de soutenir la lutte ?

Marcelle était à ses côtés, éplorée, suppliante, le conjurant de tout supporter pour en arriver à mettre un terme au martyre qu'elle subissait depuis tant d'années.

Gaston comprenait bien qu'il était maître de la situation.

—D'abord,—reprit-il avec une audace toujours croissante,—je désire obtenir de vous l'engagement d'honneur, que vous avez déjà donné d'ailleurs à mon associé, de ne jamais prononcer une parole touchant ce qui va se passer à mon beau-frère le marquis de Lauriac... Vous ne savez rien...

Vous ignorez tout, vous ne me connaissez pas, en dehors du jour où je me suis battu en duel avec lui, vous ne m'avez jamais revu, et il ne saurait rien y avoir de commun entre nous.

—J'ai déjà pris cet engagement d'honneur,—répliqua lentement Fédor,—et je suis tout prêt à le prendre encore. J'ai même évité, à ce sujet, de me trouver avec M. de Lauriac, dont je suis l'ami intime.

—Bien, cet engagement me suffit parfaitement. Il est entendu du reste qu'il s'étend à tout le monde... en aucune circonstance... en aucun lieu,—autre bien entendu que le duel dont vous avez été témoin,—vous ne m'avez vu, de près ou de loin, connu, parlé.

—Je vous en donne ma parole d'honneur,—répéta avec impatience Fédor, qui ne voyait pas où le bandit voulait en venir.

Celui-ci comprit cependant qu'il était mis en demeure de s'expliquer.

—Vous vous demandez,—dit-il en regardant alternativement Marcelle et Fédor droit dans les yeux,—pourquoi je vous demande, ainsi qu'à madame du reste,—un engagement semblable, un serment... un serment... pour de vrai... comme dirait Romain. Mon Dieu, c'est tout simplement parce que si nous sommes forcés, mon associé et moi, pour en arriver à revoir votre enfant, de commettre un mauvais coup, nous n'avons pas envie que vous soyez obligés, madame et vous, de venir témoigner contre nous en justice... Vous nous perdriez tout simplement... tandis que vous ne connaissez rien, vous ignorez tout... ça simplifie singulièrement les choses.

C'était affaire entendue. Gaston aurait eu mauvaise grâce à insister davantage.

—Il y a maintenant autre chose, nous ne pouvons évoluer dans le pays, si nous n'avons point un centre d'opérations. Vous savez combien les étrangers éveillent la curiosité en province. Je tiendrais donc, pour quelque temps, à avoir non loin des Souches un petit pied-à-terre, avec un cheval et une voiture à notre disposition.

—Et pour aller au devant des questions, des commérages, des badauds, j'ai songé à une combinaison bien puérile, mais qui peut, je le crois du moins, parfaitement nous servir. Vous avez des étangs dans vos terres... Vous allez faire faire des fouilles à droite et à gauche, par quelques ouvriers qui, la plupart du temps, se croiseront les bras, et mon associé et moi nous passerons pour deux ingénieurs venus de Paris, et cherchant un emplacement pour l'établissement d'une usine. De cette façon, les allées et venues que nous pourrions faire dans le pays sembleront toutes naturelles.

—Mais vous croyez donc, monsieur,—demanda Marcelle de sa voix toujours tremblante,—que cette enfant doit se trouver encore dans le pays ?

Gaston Souchard hocha la tête.

—Je n'en jurerais point, madame, mais j'ai tout lieu de le supposer... Et nous le saurons bientôt... je puis vous l'affirmer, du moment que je me serai attelé tout entier à cette œuvre.

Encore quelques mots et l'affaire fut conclue. Fédor n'aurait pu résister, Marcelle ne l'eût point permis ; il n'en avait nul besoin d'ailleurs.

Il était bien décidé, pour retrouver son enfant, à se servir de ces deux misérables.

Une maison de garde était libre à l'une des extrémités du domaine des Souches ; avec quelques meubles du château, elle fut installée d'une façon sommaire ; une femme du pays fut louée pour faire la cuisine aux deux "ingénieurs," et Romain et Gaston s'installèrent dès le soir même de ce jour dans leur nouvelle retraite.

Quels étaient les projets de Gaston Souchard ? Allait-il réellement travailler à retrouver la fille de Fédor et de Blanche ?

D'autres sinistres projets s'élaboraient-ils dans la cervelle du bandit ?

C'est ce que la suite de ce récit va sous peu nous apprendre.

Le soir de son installation à la Hairelle,—la maison du garde qu'il allait habiter avec Romain se nommait ainsi,—Gaston Souchard, après un plantureux repas, fumait un excellent cigare en face de son "associé."

—Ça ne va pas être gai, ici,—lui dit La Glandière, qui n'avait aucun goût pour la villégiature

hivernale, ni printanière,—tu as de drôles d'idées, toi. Hier, tu ne pouvais pas t'arracher de Paris, aujourd'hui nous voici dans ce trou...

Gaston ne répondait pas... Il semblait ne pas entendre les récriminations de Romain qui s'éternisait à les formuler.

Bien plus, il se leva... Il ouvrit la fenêtre.

Un vent froid pénétra dans la chambre et fit vaciller la flamme de la lampe...

—Lauriac se trouve par là,—dit-il en fermant le poing et en menaçant son ennemi, à travers l'espace.

Et il ajouta, en agitant la tête à diverses reprises

—Avez-vous peu nous compterons...

Romain aussi hocha la sienne.

—Oh ! moi ! tu sais,—dit-il,—je ne suis pas de cette affaire là... Si tu m'en crois, tu laisseras ton beau-frère tranquille. Tu as déjà écopé avec lui. Et je n'ai pas envie qu'il m'arrive malheur de ce côté... Crois-moi, travaillons pour le comte Stroganof, c'est ce que nous avons de mieux à faire ; c'est ça ce qui nous rapportera seulement de la bonne galette et nous permettra de ne pas nous éterniser dans ce pays-ci.

Gaston referma la fenêtre, en répétant encore une fois ces énigmatiques paroles qui devaient évidemment s'adresser à Henri de Lauriac, son mortel ennemi :

—Nous compterons !...

Romain dormit mal dans son nouveau domaine.

Des Souches il était venu cependant des provisions de toute nature... N'importe, il avait eu beau se gargariser consciencieusement, avant de se coucher, avec un nombre infini de petits verres, il rêva de commissaire de police et de gendarmes, cauchemar qui ne pouvait être pire, si ce n'est la réalité.

Dès le lendemain, une bouronnaise et un vigoureux cheval étaient mis à la disposition des deux "ingénieurs."

En même temps de Paris arrivaient différentes caisses demandées par Gaston... Si bien que tous deux commencèrent à battre le pays à quelques lieues à la ronde.

Romain, accouturé comme nous l'avons dit, était méconnaissable.

Avec un casque en feutre rabattu sur les yeux, le collet d'un pardessus relevé aux oreilles, Gaston Souchard ne l'était pas moins.

Pour l'instant, il ne songeait plus à Paris, à la grande partie de Boston, au boulevard...

Tout cela avait disparu pour faire place à une idée fixe... Ainsi, on le voit, parmi les acteurs mêlés à ce drame, une situation similaire rapprochait deux hommes qui s'étaient déjà trouvés en présence.

Le désir de la retraite, de l'étude, avait amené Valroy à s'installer au Petit-Châtelet.

L'après du gain, la haine avaient amené Gaston et Romain à se loger à la Hairelle.

Gaston Souchard et Raoul Valroy cherchaient également, chacun de son côté, à pénétrer le mystère qui entourait Fleur-de-Mai, et à savoir ce que la pauvre Fide Grise était devenue.

Une fois encore allait avoir lieu la lutte du bien et du mal.

De deux êtres, l'un exquis, l'autre pervers, qui allait triompher le premier ?... puisque,—chose étrange,—leurs efforts pour cette fois tendaient au même but.

Gaston et Romain, tous les deux empaquetés, filaient au grand trot d'un bon cab, dans la Bouronnaise...

Au croisement de deux chemins creux, Gaston fut obligé de ralentir son allure.

Une paysanne conduisant une carriole attelée d'un bidet jaune lui barrait le passage...

Romain fit un bond de son compagnon, tandis que la paysanne criait un strident : "Hue ! pitit !" à son bidet.

—Quest-ce que tu as—demanda Gaston—qu'est-ce qui te prend ?... Tu te trémousses comme un diable dans un bœufier.

—C'est Irma !—souffla Romain à son oreille.

—Ta femme ?

—Oui ! Alors, tu comprends, ça m'a donné un coup...

—Tu as bien vu qu'elle ne t'a point reconnu !

—Oui !... Mais c'est égal !... Quand je

pense que si elle m'avait seulement flairé, elle aurait fait un de ces pétards !... Enfin, la voilà... Elle est dans le pays... Nous allons prévenir tout de suite le comte Stroganof... Et ça va nous rapporter un joli acompte.

—Minute !... mon fils,—dit Gaston, en modérant l'ardeur de son complice,—n'allons pas plus vite que les violons...

V.—L'IN PACE

Le comte Fédor venait de recevoir la lettre d'Henri de Lauriac.

Cette lettre, mise à la poste à Salbris, avait couru à Paris, pour revenir ensuite aux Souches...

Le comte Stroganof ne l'avait donc entre les mains que deux jours après les événements que nous venons de connaître.

Il la lisait, et un sentiment de tristesse se lisait sur son noble visage.

Il avait voué une amitié profonde à Henri, et il se voyait dans la nécessité de s'éloigner de cet ami si loyal, si sincère.

Le marquis, de son côté, se faisait un devoir de se tenir à l'écart de Marcelle qu'il aimait toujours d'un amour insensé, une de ces passions qui s'attache à vous comme la tunique du Centaure.

D'un commun accord ces deux natures, si droites, ces deux types d'honneur s'éloignaient l'un de l'autre, conduits, en sens inverse, par des sentiments opposés.

Fédor, la lettre à la main, se rendait dans l'appartement de Marcelle.

Il était le même qu'à Paris, sévère et sombre.

Lorsque notre cœur est perpétuellement en deuil, il ne peut supporter la vue des clartés lumineuses, et des gaies chatoyances.

Marcelle leva ses grands yeux tristes sur Fédor ; on pouvait y lire cette interrogation muette qui s'y trouvait à perpétuité, le cœur de la mère étant toujours en éveil.

Fédor secoua la tête ; il la comprenait si bien, ils avaient été si bien créés l'un pour l'autre, comme l'a dit le grand poète : " La douce pensée dans son cœur commencée, dans son cœur s'achevait " Il savait donc bien, sans qu'elle eût prononcé une parole, ce qu'elle demandait encore.

—Ce n'est point de nous qu'il s'agit,—dit-il avec son habituelle douceur,—c'est Lauriac qui m'écrit. Il paraît que sa sœur nous fait appel pour une bonne action. Il s'agit d'une pauvre fille à laquelle on ne veut point accorder le promis de son cœur, sous prétexte qu'elle n'est pas assez riche. Mme de Kersaint s'intéresse à cette jeune fille, et le père du jeune homme se nomme Fortier, c'est l'un des fermiers des Souches. Voulez-vous vous charger de cela, ma chère ?... Voyez-y... je vous en prie... Je sais que c'est un plaisir pour vous toutes les fois qu'il s'agit de faire des heureux. Voulez-vous vous faire conduire jusqu'à la Batterie, ce tantôt même !

—Mais certainement, Fédor !... nous sommes riches, c'est pour faire du bien... C'est la seule raison que puisse avoir la richesse. Donc, je me charge de cette enfant et de son bonheur... Je suis superstitieuse à ma manière, moi aussi Fédor, peut-être la joie de deux êtres qui va être notre œuvre... aura t-elle en retour, pour nous, une heureuse influence.

—Dieu vous écoute,—répliqua Fédor en secouant la tête ; —mais j'ai tellement souffert que je ne crois plus à la terre promise.

—Et moi,—reprit Marcelle,—croyez-vous donc que je n'ai point souffert !... Que chaque jour je ne souffre point encore !...

A un ordre de Marcelle, un coupé était attelé, et emmitoufflée dans les fourrures, la comtesse Stroganof se dirigeait bientôt vers la ferme de la Batterie, où elle arrivait une heure plus tard.

Dame ! la mère Fortier devint cramoisie quand elle vit Marcelle sortir de l'élégante voiture et mettre pied à terre devant la porte de la ferme.

Une belle dame... la maîtresse des Souches ! Si on pouvait croire ça !... Et rien qui n'était fait !... Et la terre battue de la ferme qui n'était même pas nettoyée...

La mère Fortier, son balai à la main, en perdait la tête.

—Bonjour, mère Fortier,—dit avec amabilité Marcelle.

Et elle ajouta pour mettre la fermière à son aise :

—Ayez l'obligeance de me donner une chaise et une tasse de lait.

Une chaise ! La mère Fortier les fit toutes passer par ses mains avant de se décider à en offrir une à la comtesse.

Quant au lait, la potée lui trembla tellement dans les mains qu'elle en renversa bien la moitié par terre.

—Je ne veux point vous déranger,—répétait Marcelle,—c'est très bien ainsi, c'est très bien... là... Votre lait est excellent. Maintenant, prenez à votre tour une chaise, mettez-vous en face de moi, car je suis venue tout exprès à la Batterie pour avoir une explication avec vous.

Le front de la mère Fortier se rembrunit instantanément.

Si la nouvelle maîtresse du domaine prenait la peine de venir par ce temps d'hiver jusqu'à la ferme, pour avoir, comme elle disait, une explication avec sa fermière, ce ne pouvait être certainement que pour une augmentation de loyer.

Les Fortier étaient à fin de bail, la ferme de la Batterie était très bonne, mais une augmentation de loyer, s'il fallait la subir, ce serait là une grosse et contrariante affaire...

—Notre maîtresse,—fit la Fortier,—en s'asseyant sur le bord de sa chaise,—je ferai tout ce que vous voudrez...

Et elle commença la litanie usitée en pareil cas.

Les temps étaient bien durs, le froment renchérisait. Il y avait eu bien peu de paille, encore moins de foin ; quant aux blés noirs, ils avaient été si ch'tits ! si ch'tits que ce n'était vraiment pas la peine d'en parler.

Marcelle ouvrait de grands yeux. Elle ne comprenait rien à cette lamentation, prononcée sur un ton uniformément triste.

A la fin, elle occupa la parole à la mère Fortier en lui disant :

—Mais, ma brave femme, ce n'est pas à moi qu'il faut expliquer tout cela. Vous le direz à M. Morvan, le régisseur des Souches... et si vous ne pouvez pas payer, si vous êtes en retard, on ne vous causera aucun ennui, soyez-en certaine.

En retard ! le sang de la mère Fortier ne fit qu'un tour... Le père Fortier n'était point en arrière pour ses fermages. Sans doute c'était pénible, c'était dur ; mais on arriverait bien tout de même... Si elle parlait ainsi, c'était dans le cas où on voudrait les augmenter...

—Mais non ! mais non !—s'empressa de répliquer Marcelle qui commençait à comprendre. Il n'est nullement question de ça... Bien au contraire... Je ne viens pas plus pour votre bail que pour une chose concernant la ferme.

—Tout à votre service, not'maîtresse !...

La Fortier venait de respirer un bon coup.

A vrai parler, elle venait de ressentir une sainte frousse.

Dame ! écoutez donc ! Il est si dur à tirer l'argent de la terre.

—Je viens,—continua Marcelle, se rendant parfaitement compte de la satisfaction pleine qui se lisait sur le visage de son interlocutrice,—je viens pour vous parler de votre fils... votre fils qui, si je ne me trompe point, se nomme Victor.

—Oui, not'maîtresse !... c'est bien cela.

—Se trouve-t-il à la ferme à cet instant ?

—Oui, not'maîtresse...

—Priez-le de venir ici, je vous prie, ainsi que son père... J'ai besoin de leur parler devant vous.

—J'y vas, not'maîtresse ! j'y vas !

Et la mère Fortier sortit sur-le-champ.

Elle recommençait à être inquiète...

—Sans doute quequ'coup d'affût qu'aura encore fait Victor.

Le jeune homme entra dans la grande pièce où se trouvait la comtesse Stroganof.

Il salua, sans gaucherie, et se tint debout à courte distance.

Il en fut de même du père Fortier, bien que celui-ci, tout comme sa femme, se sentit très fier de la visite de la châtelaine des Souches.

—Victor,—commença la comtesse, sans autre

préambule,—je viens d'apprendre tout à l'heure que vous désiriez vous marier à une fille des Bataux, nommée Reynette Horteux et que vos parents s'opposaient à ce mariage.

—Ah ! c'est l'histoire,—s'écria la Fortier,—et qui a pu vous raconter ça, not'maîtresse !

Victor s'était avancé d'un pas.

—C'est la vérité, madame la comtesse,—répliqua-t-il d'une voix ferme,—j'aime Reynette de tout mon cœur et je n'aurai jamais d'autre femme qu'elle.

—Est-ce une fille honnête, sage ?... demanda Marcelle.

La Fortier allait peut-être se laisser aller à certain écart de langue, sur le compte de la pauvre Reynette qui naturellement ne pouvait se défendre, mais le père Fortier prit à faire :

—Mon Dieu ! M'ame la contesse, pour dire toute la vérité, Reynette Horteux est une honnête fille, et qui n'a jamais mal fait parler d'elle. Parce que, voyez-vous, je ne crois rien des histoires de Mingat, un garçon que nous avons ici, et qui est furieux parce que Reynette n'a point voulu de lui, v'là toute l'histoire.

A suivre

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres, et le nouveau procédé imitant la gravure sur acier

Pourquoi

Les Pilules d'Ayer sont-elles si renommées ? C'est que, toujours dignes de confiance, comme médecine cathartique, elles ne laissent jamais de suites mauvaises. Elles sont purement végétales et entièrement exemptes de calomel ou de toute autre drogue dangereuse ; et que le malade soit jeune ou vieux, elles peuvent être administrées hardiment.

Dans les États de l'Ouest et du Sud, où les désordres du foie sont si fréquents, les Pilules d'Ayer ont donné la preuve d'un inestimable bienfait. D. W. Baine, New-Berne, N. C., écrit : " J'ai souffert longtemps avec des maux d'estomac et du foie. J'essayai différents remèdes, mais n'en reçus aucun allègement jusqu'à ce que je commençasse à prendre des Pilules d'Ayer. Ces pilules me soulagèrent sur-le-champ. Je les pris pendant quelques mois et ma santé est complètement revenue."

Dans toute la Nouvelle Angleterre, après les maladies pulmonaires, les maladies de l'Estomac et des Intestins sont celles qui prévalent le plus.

La Dyspepsie

Et la Constipation sont presque universelles. M. Gallacher, chimiste-expert, de Roxbury, Mass., qui a longtemps souffert de la Dyspepsie, écrit :

" Un de mes amis me persuada d'essayer des Pilules d'Ayer, et après en avoir pris une boîte, sans beaucoup de profit, j'étais disposé à ne plus en faire usage ; quand il m'engagea à persévérer à les prendre, et avant d'avoir fini la seconde boîte, je commençai à ressentir un soulagement. Je continuai à les prendre par intervalles, jusqu'à ce que j'eus fait usage de onze boîtes. Qu'il suffise de dire, que je suis maintenant bien portant et reconnaissant à votre chimie, qui dépasse la mienne."

La tête et l'estomac sont toujours en sympathie ; de là la cause de la plupart de ces maux de tête douloureux, auxquels tant de personnes, spécialement les femmes, sont sujettes. Mme Harriet A. Marble, de Poughkeepsie, N. Y., écrit que pendant des années elle était martyre du mal de tête, et jamais n'avait rien trouvé qui lui donna plus qu'un soulagement temporaire, jusqu'à ce qu'elle commençât à prendre des Pilules d'Ayer, et que depuis lors, elle jouit d'une santé parfaite.

Ayer's Pills,

Préparées par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendues par tous les Pharmaciens.

CHOSSES ET AUTRES

—On vient de fonder à Saint-Louis, Missouri, un asile pour les vieux garçons.

—Le Texas va avoir la plus grande manufacture de savon du monde entier avec un capital de \$15,000,000.

—En Allemagne, 5,400,000 femmes gagnent leur vie dans l'industrie ; en Angleterre, 4,000,000 ; en France 3,750,000 ; en Autriche, 3,600,000 ; en Amérique, 2,700,000.

—Certain abbé normand qui avait appris par cœur un sermon imprimé, s'en fut prêcher dans une paroisse voisine. Le lendemain était encore fête. Le curé le pria si instamment de rester qu'il ne put s'en défendre.

Cependant il fallait prêcher et il ne savait qu'un sermon. Que fait-il ? Il dit : " Mes très chers frères, il y a de bien méchantes langues dans cette paroisse. On est allé jusqu'à dire qu'il y avait des hérésies dans le sermon que je vous fis hier. Rien n'est plus faux, et pour vous le prouver je m'en vais vous le redire d'un bout à l'autre. Et il le répéta tout du long.

AVIS AUX MÈRES.—Le " sirop calmant de Madame Winslow " est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin " s'épanouit comme un bouton de fleur. " Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amolli les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

Rue Kincaid, Brockville, Ont., 11 janv. 1890. " J'étais confinée dans ma chambre par une attaque sérieuse de lumbago. Une de mes amies m'envoya une bouteille de sirop d'Huile de Saint-Jacobs. Je l'employai et l'effet fut si promptement magique. En moins d'une journée, j'étais en état de remplir mes devoirs de maîtresse de maison. Je l'ai également employée avec un grand succès contre le mal de dents névralgique : il me serai impossible de m'en passer. Madame J. Riogland."

MAISON BLANCHE

Une nouvelle maison de merceries vient de s'ouvrir sous le nom de Maison Blanche au No 65 rue St-Laurent. Le propriétaire M. Briscault, un jeune canadien entreprenant de Toronto, nous a fait voir de ses marchandises qui sont les plus belles que nous ayons vu sur fait d'articles pour hommes. Son stock, composé de chemises et sous-vêtements de mille espèces et couleurs, ses cravates du plus beau choix et enfin tous ses articles pour hommes sont le produit des meilleures manufactures. Les prix sont très bas.

LIBRAIRIE NOUVELLE

Nous enregistrons avec plaisir l'établissement d'une nouvelle librairie dont viennent de doter notre ville, MM Trudel & Demers, deux jeunes gens entrepreneurs et bien connus. Le premier de ces Messieurs a été pendant plusieurs années premier commis de la maison Cadieux & Dionne, où il s'est fait une réputation inébranlable et où il a acquis, en outre, une grande expérience dans le commerce de librairie. Son associé M. Demers, était déjà libraire à son compte depuis un an vis-à-vis le Palais de Justice.

Nous leur souhaitons bon succès et conseillons à nos lecteurs de faire une visite à cette maison, au No 1611, rue Notre-Dame, coin rue St-Gabriel.

DE TOUTE ANTIQUITE

Les baumes balsamiques étaient employés avec succès dans le traitement des phlegmasies chroniques qui ne pouvaient supporter l'usage des térébenthines. Le Baume de Tolu dont la découverte remonte au delà de Dioscoride, était, dès cette époque, employé au traitement de tous les flux muqueux, des maladies chroniques du poulmon, ainsi que dans les affections du larynx produisant l'enrouement et l'extinction de la voix et même dans la plithisie tuberculeuse. Ce baume étant une des parties qui entre dans la composition du sirop de Tolu S-nega et Gomme d'Epilète du Dr Ed. Morin, fait de ce sirop l'un des meilleurs à opposer aux rhumes ordinaires, ainsi qu'aux toux violentes, aux enrouements et extinctions de la voix, aux bronchites aiguës ou chroniques, aux crachements persistants et aux crachements de sang. Ce sirop soulage beaucoup les estomacs et leur donne une tranquillité parfaite.

Vous pouvez vous le procurer chez tous les pharmaciens.



ST. JACOBS OIL
TRADE MARK
LE GRAND REMÈDE
CONTRE LA DOULEUR
GUÉRIT :
RHUMATISME

NÉURALGIE, SCIATIQUE, LUMBAGO, DOULEUR DORSALE, TIC DOULOUREUX, MAL DE TÊTE, MAL DE DENTS, MAUX DE GORGE, ENROUEMENT, ENGELURES, ENTORSES, FOULURES, CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.
En vente chez tous les pharmaciens et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la poste sur réception du prix.
THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md.
Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

MAISON BLANCHE
65, RUE ST-LAURENT

Vente extraordinaire d'articles pour hommes
Tels que : Chemises et Cravates de haut goût, Sous-vêtements, qualité extra. Gants, Mouchoirs, Parapluies, etc.

A BAS PRIX.
EMPLOYEZ LES
EXTRAITS

"Crown Brand"

Vendus par tous les épiciers importants

J. ALCIDE CHAUSSE
ARCHITECTE

MESUREUR ET ÉVALUATEUR
No 1541, Ste-Catherine, Montréal
Téléphone Bell : 6930
Spécialité : Résidences privées

MAISONS RECOMMANDÉES

- RIMOUSKI**
Hôtel St-Laurent, A St-Laurent & Cie Pro
- QUEBEC**
Magasin du Louvre, COTE & FAGUY
Importateurs de Marchandises d'Étapes et de Fantaisie, 27, rue Saint-Jean
- TROIS-RIVIERES**
N. E. MORISSETTE, 148, rue Notre-Dame
Tapis, Merinos à Soutane, etc
- HOTEL DUFRESNE**
JOSEPH DUFRESNE Propriétaire
- SOREL**
HOTEL BRUNSWICK. J. Fish, Prop
- MONTREAL**
RESTAURANT OCCIDENTAL
121, rue Vitré, Montréal
- GEORGES CHARTRAND
1834, Notre-Dame
Repas à toutes heures.—Vins, liqueurs, cigars de choix, etc., etc.
- HOTEL JACQUES-CARTIER**
23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER
Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.
J. P. MARTEL, Prop. Montréal
- ROY & L. Z. GAUTHIER,**
Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro
180 - RUE SAINT-JACQUES - 180
Edifice de la Banque d'Épargne
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
Élévateur 4e plancher Chambre 3 et 4
- PREFONTAINE,**
ARCHITECTE
Successor de feu Victor Bourgeon
12, Place d'Armes, Montréal
- LACOMBE,**
Architecte et Mesureur
897, RUE STE-CATHERINE
Entre les rues Delormier et Parthenais
Montreal
- J. EMILE VANIER**
(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
107, rue St-Jacques, Royal Building, Montréal
Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.
- J. B. RESTHER & Fils,**
ARCHITECTES
Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impérial
107, RUE SAINT-JACQUES
Télé. Bell 1800 MONTRÉAL
- DR J. LABONTE**
CHIRURGIEN-DENTISTE
258, RUE ST-LAURENT
Extracteur de dents sans douleur. Dentiers faits par les procédés les plus nouveaux.
- HARTSHORN'S**
SELF-ACTING
SHADE ROLLERS
Beware of Imitations.
NOTICE OF THE GENUINE
OF THE GENUINE
HARTSHORN
Insist upon having the HARTSHORN.
SOLD BY ALL DEALERS.
Factory, Toronto, Ont

Elixir Resineux Pectoral



Voulez-vous ne plus tousser ? Faites usage de l'Elixir Resineux Pectoral, le grand remède du jour contre la TOUX, le RHUME et autres affections de la Gorge et des Poulmons.

De nombreux certificats émanant de citoyens éminents, de membres du clergé, de communautés religieuses, de médecins distingués attestent l'efficacité merveilleuse de cette préparation.

A défaut d'espace nous ne donnons que le certificat suivant :

Montréal, 27 mars 1889.
Après avoir pris connaissance de la composition de l'Elixir Resineux Pectoral, je crois de mon devoir de le recommander comme un excellent remède contre les affections des poulmons en général.
N. FAFARD, M. D.
Professeur de chimie à l'Université Laval.

En vente partout — 25 centins la bouteille.
L. ROBITAILLE, Propriétaire
Joliette, P. Q., Canada.

Banque Jacques-Cartier

DIVIDENDE No 51
AVIS est par le présent donné qu'un dividende de TROIS-ET-DEMI (3½) pour cent, sur le capital payé de cette Institution, a été déclaré pour le semestre courant et sera payable au bureau de la Banque, à Montréal, le et après LUNDI, le 1er JUIN prochain. Les livres de Transfert seront fermés du 18 au 31 Mai, inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au bureau de la Banque, mercredi, le dix-sept Juin prochain, à une heure p. m.

Par ordre du Bureau.
A. D. MARTIGNY,
Dir.-Gérant.
Montréal, 18 avril 1891.

PILULES NE SONT
POINT UN
MÉDICAMENT
PURGATIF, MAIS
BIEN UNE PRÉPARATION
RÉPARATRICE DU SANG, et un
tonique reconstituant
Elles fournissent, en
effet, tous les éléments
de vitalité nécessaires
au sang, guérissent toutes
les affections provenant
de la pauvreté ou de la
trop grande fluidité
aqueuse du sang, ou des
humeurs vicieuses qui
s'y trouvent, donnent
ton et vigueur au sang
et au système entier que
les travaux excessifs,
mentales, la maladie,
les excès et les indis-
cretions de toutes
sortes ont épuisés.
Leur action spécifique se
fait sentir principalement
sur le système générique
de l'homme et de la
femme, auquel il rend
leur vigueur perdue.
Il corrige et régularise
en même temps toutes
les irrégularités et
suppressions dans le
fonctionnement de ces
organes.

TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés
mentales sont appauvries ou
s'en vont, ou que sa puissance
physique s'affaiblit, devrait
faire usage de ces pilules. Elles
lui rendront ses forces perdues,
soit physiques, soit mentales.

TOUTE FEMME devrait en faire usage. Elles
guérissent efficacement
toutes les suppressions, et toutes
les irrégularités qui amènent
inévitablement une maladie,
si on les néglige.

LES JEUNES GENS devraient avoir recours
à ces Pilules. Elles guérissent
toutes les suites des excès et des
folies de jeunesse, et rendent la
vigueur à tout le système.

LES JEUNES FILLES devraient également
les employer. Ces Pilules
assurent la régularité de la
menstruation.

En vente chez tous les pharmaciens, ou
envoyés sur réception du prix (50c la
boîte), en s'adressant à
THE DR. WILLIAMS MED. CO.
Brookline, Ont.

PACIFIQUE CANADIEN

Les trains quittent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, 7.50 a.m. +11.45 a.m., 4.15 p.m.
 †Portland, Boston,—9.00 a.m., +8.15 p.m.
 Toronto—9.20 a.m., +8.45 p.m.
 Détroit, Chicago, etc. *8.45 p.m.
 S. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc., +11.45 a.m.
 Montréal Jct, St-Anne, Vaudreuil, *9.20 a.m., 12.30 p.m. 5.15 p.m., 6.15 p.m., +8.45 p.m.—11.20 p.m. samedi seulement.—Samedi 1.30 p.m. au lieu de 1.30 p.m.
 St-Jean, Sherbrooke, 4.00 p.m. †7.45 p.m.
 Winchester, *9.20 a.m. 5.15 p.m. +8.45 p.m.
 Newport, 9.00 a.m., 5.35 p.m., +8.15 p.m.
 Halifax, N.E., St-Jean, N.B. etc., *7.45 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie :

Québec, *8.25 a.m., 3.30 p.m. [Diman. seul.] et *10.00 p.m.
 Joliette, St-Félix, St-Gabriel, etc., 5.15 p.m.
 Ottawa, *8.50 a.m., 4.40 p.m. *8.40 p.m.
 Winnipeg et Vancouver, *8.40 p.m.
 St-Lin, St-Eustache 5.30 p.m.
 St-Jérôme, 5.30 p.m.
 Ste Rose et Ste-Thérèse—8.55 a.m., 3. p.m. 4.40 p.m. 5.30 p.m. 6.20 p.m.—Sam. 1.30 p.m. au lieu de 3 p.m.

De la gare Bonaventure

Marrieville et Farnham, 3.40 p.m., de St-Lambert, faisant connection avec le train qui laisse la gare Bonaventure à 3.15 p.m.
 Marrieville, St-Césaire, 5.00 p.m.
 †Samedis exceptés. †Tous les jours, di manches inclus. Les autres trains les jours de semaine seulement tel qu'indiqué.
 Chars-palais et chars-dortoirs. † Les trains laissant Montréal les samedis ne font point connection

LAURENT LAFORGE & BOURDEAU

MAISON FONDÉE EN 1860

Seuls Importateurs des Célèbres Pianos
 "HARDMAN, de N.Y., et MANHALL & WENDELL, de N.Y.

Ont aussi constamment un grand choix de PIANOS et ORGUES fabriqués en Canada.
 Catalogues expédiés sur demande. Accords et réparations faits à l'ordre.
 Une visite est sollicitée aux salles

1637, RUE NOTRE-DAME

Téléphone 1297

de PLUS de 25
 TÊTES GRISSES
 CHEVEUX GRIS.
CAPILLINE
 PROPRIÉTÉ BEAUTÉ & EFFICACITÉ SONT LES QUALITÉS DE CE RESTAURATEUR PHARMACIEN.
 50¢

GURISON PROMPT DES RAUMES ET DES BRONCHITES
 PAR LE SIROP DE TÉRÉBENTHINE.
 N. B.—Demandez-le toujours comme unique Sirop de Térébenthine du Docteur Lumbelle.
 En vente chez tous les pharmaciens.
50 cts le Flacon.



GIANT FOOD

Quand tous les autres
REMÈDES
 Auront faillis de reconstituer
VOTRE SANTÉ

PRENEZ

L'OXYR

LA NOURRITURE GEANTE

Et soyez assuré d'une Guérison permanente pour la Dispeptie, la consomption, les scrofules, débilité générale, les erreurs de jeunesse, etc, etc.

Si votre pharmacien ne l'a pas qu'il le fasse venir pour vous ou bien

ADRESSEZ

OXYR Ag., Boite 748, Montreal, P. Q.

Boite-échantillon 10c, Boite-régulière 35c, Boite-géante contenant plus de 119 doses \$1.00.



LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : " Une de mes amies me conseilla l'essayer le " Régulateur de la Santé de la Femme " du Dr J. Larivière de Manville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes " Females Poreous Plasters " (les seuls emplâtres recommandés par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste.

EVANS & SONS,
 Agents généraux pour le Canada.

G. MANN

ARCHITECTE

New - York Life Building

Chambre 213 et 214. Tel. Bell 1820.

EMILE TRUDEL. EMILE DEMERS.
 LIBRAIRIE NOUVELLE

TRUDEL & DEMERS

1611, RUE NOTRE-DAME
 Coin rue St-Gabriel

Papeterie, livres d'écoles et de littérature artoles de fantaisie, objets de piété, blanc, d'avocats, etc. Une visite est sollicitée.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts à la bouteille

HENRY R. GRAY,
 Chimiste-pharmacien
 122 rue St-Laurent

Voitures d'Enfants !

EnJONC AMBOU, etc., depuis \$6.50 à \$30.—50 différents modèles



Aussi le plus grand choix de MEUBLES de la Puissance. Escompte spécial accordé aux acheteurs hors Montréal.

RENAUD, KING & PATERSON

Meubles et Literies

652, RUE CRAIG, MONTREAL

Banque Ville - Marie

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de TROIS ET DEMI pour cent (3½ p.c.), payable le PREMIER jour de JUIN prochain, a été déclaré pour le semestre courant, sur le capital versé de cette institution.

Les livres de transport seront en concurrence fermés du 20 au 30 mai inclusivement.

Avis est aussi donné que l'assemblée générale annuelle des actionnaires de la dite banque aura lieu en son bureau principal à Montréal, MARDI, le SEIZE JUIN prochain, à midi.

Par ordre du bureau de direction.
 U. GARAND.
 Caissier.

A. HURTEAU & FRÈRES

MARCHANDS DE BOIS DE SCLAGE

22, rue Sanguinet, Montréal

Coin des rues Sanguinet et Dorchester, Téléphone Bassin Wellington, en face des Bureaux du Grand-Tronc Téléphone 140

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le samedi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Dala grave, 18, rue Soufflot, Paris (France)

Colonne Carsley

Costumes de College

Nous gardons un assortiment des costumes portés dans les différents collèges anglais et français de Montréal ; ils sont faits par tailleurs.

S. CARSLY.

Rue Notre-Dame

COSTUMES D'ENFANTS D'ECOLE !

Habillements en tweed fort pour enfants d'école.

Habillements en tweed Halifax, grand assortiment, se lavent comme de la flanelle.

S. CARSLY.

Rue Notre-Dame

COSTUMES PREMIERE COMMUNION

Costumes de première communion, cinq patrons. Le plus grand assortiment de la ville. La meilleure valeur qui ait jamais été offerte.

S. CARSLY.

Rue Notre-Dame

COSTUMES N

Assortiment complet de costumes Eton, avec parties de trois différents patrons. Egaux sous tous rapports à ceux faits par tailleurs et à environ la moitié du prix.

Bons pantalons en tweed Halifax
 Bons pantalons en tweed Halifax
 Bons pantalons en tweed Halifax

Depuis 75 cts
 Depuis 75 cts
 Depuis 75 cts

S. CARSLY.

Rue Notre-Dame

ARTICLES POUR HOMMES

Imperméables pour hommes
 Imperméables pour hommes
 Imperméables pour hommes

Couverts avec le meilleur tweed écossais doublures de fantaisie, avec coutures collerette de 24 pouces de longueur avec et sans manches. Prix les plus raisonnables.

S. CARSLY.

Rue Notre-Dame

IMPERMEABLES POUR HOMMES

Couverts en cheviot carreauté de fantaisie, etc., etc.

S. CARSLY.

Rue Notre-Dame

PARDESSUS DE PRINTEMPS

POUR HOMMES

Tous légers, en serges foncées en diagonale et drap venitien. Le meilleur fini. Coupe garantie et à des prix raisonnables.

S. CARSLY

Rue Notre-Dame

FIL DE CLAPPERTON

SI VOUS VOULEZ

Un fil qui ne s'effile pas,
 Qui coudra avec douceur,
 Un fil pour coudre à la main ou à la machine,
 Un fil qui vous sera agréable,

DEMANDEZ LE

FIL DE CLAPPERTON

S. CARSLY

Nos 1765, 1767, 1769, 1771, 1773, 1775 et 1777
 NOTRE-DAME, MONTREAL

Tel. Bell 2320.

Fédéral 556.

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie**

DEPARTEMENT
—DES—

Manteaux et Oostumes

Notre département de manteaux et costumes pour dames et jeunes filles, est très complet dans toutes les lignes. Nous avons les plus hautes nouveautés et nos prix sont les plus bas.

GILETS POUR DAMES

dans toutes les grandeurs, choix immenses dans tous les prix depuis \$1.75

GILETS POUR ENFANTS ET JEUNES FILLES

en bleu marin, gris et d'ab; assortiment complet de grandeurs. Gilets en jersey bleu marin, depuis \$1.25

DOLMANS ! DOLMANS !

Dolmans d'été, trap broché, en soie perlée et en dentelle, les plus hautes nouveautés de Londres, Paris et Berlin.

COLLERETTES ! COLLERETTES !

Grand choix de collerettes en draps et serges dans toutes les nouvelles nuances et noir, blanches et perlées, très en demande. Collerettes en dentelle, l'a sorti tout le plus complet.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193 Federal Tel. 58



LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

Importants dans les deux Provinces. Pour PORT HURON, DETROIT, CHICAGO et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddesford, Manchester, Nashua Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importante dans la Nouvelle-Angleterre.

Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal, ou à notre représentant

MUSIQUE NOUVELLE

Dolores, valse, Waldteufel, 20c; Circassienne, valse, G. Marcaillou, 20c; Heroine, valse, W. H. Ashley, 20c; Ida, caprice mazurka, Pyllemann, 20c; Marionette, polka, F. Behr, 20c; Jolis oiseaux gavotte, Ed. Holst, 20c; Race Course, galop, C.-D. Blake, 20c; Marche Fantastique, A. Latour, 15c; Grande marche Lohengrin, R. Wagner, 20c; Chautauqua lake, valse, W. Baker, 10c; Wild rose, valse, C. Schubert, 10c; Dream of love, rêverie à la mazurka, E. Mack, 10c; La chasse infernal, quadrille, Bollman, 10c; Raquet, galop, Miss E.-H. Simmons, 10c; General Lee, grande marche, C. Young, 10c.

Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué

11c. pour les morceaux de 10c.

J. G. YON,
1898 rue Sainte-Chateline.

**GRANDE REOUVERTURE DE
L'ancien Magasin I. A. BEAUVAIS**

2048, rue Notre-Dame, près du Carré Ohabolles

Avec un assortiment complet de TWEEDS, SERGES, HARDES FAITES, CHAPEAUX, MERINOS, etc., etc. Le tout devant être vendu à 50 dans la piastra pour faire place à notre importation du printemps. Venez voir nos prix et vous serez convaincus de nos avances.

DUPUIS LANOIX & CIE

Marchands-Tailleurs, 2048, rue Notre-Dame, près du Carré Ohabolles

27059



L'embonpoint, le confort et la bonne santé sont largement fournis par l'usage du

Johnston's Fluid Beef

C'est un breuvage fortifiant sans égal.

Nouveautés du Printemps !!



IMPORTATEUR des célèbres Chapeaux Marsland & Co., Christy & Co., Woodrow, Sutton & Tarkington, Lincoln & Bennett, etc.—97, RUE ST-LAURENT



DE
W. D. McLAREN

Doane pleine Satisfaction

LA SURDITÉ
GUERISSEZ VOI

Un opuscule en Français décrivant la manière de se guérir soi-même et sans secours étranger de la surdité et de bruits d'oreilles. Le Rév. D. H. W. Harlock, du Presbytère écrit: "Faites tout au monde pour employer ce moyen dont la valeur est de premier ordre" et qui m'a rendu le service le plus signalé." Franco 10 centimes.—M. Raymond & Cie., éditeurs, 38, rue des Martyrs, Paris (France).

**LA COMPAGNIE D'ASSURANCE
"WESTERN"**

CONTRE LE FEU ET SUR LA MER

Revenu pour l'année 1890..... \$2,091,882 37
Sécurité pour les assurés..... 1,916,186 39

BUREAU A MONTRÉAL, 194 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE, Agent du département français. J. H. ROUTH & Co., Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.



ONZIEME TIRAGE MENSUEL, LE 13
MAI 1891

5134 LOTS VALANT..... \$52,740
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet: \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demander les circulaires

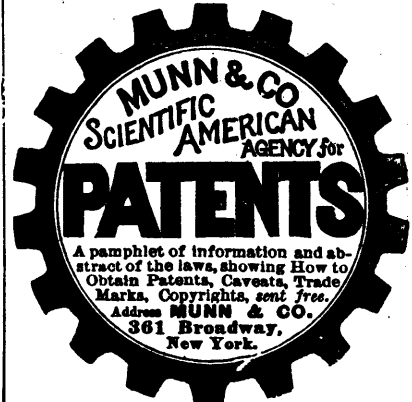
S. E. LEFEBVRE, Gérant

81, rue St-Jacques, Montréal, Canada

THIS PAPER may be found on file at Geo. P. Howell & Co's Newspaper Advertising Bureau (25 Spruce St.), where advertising contracts can be made for the "MONDE ILLUSTRE"



Le remède de Pipo pour le catarrhe est le meilleur, le plus agréable à prendre, et le meilleur marché.



A pamphlet of information and abstract of the laws, showing How to Obtain Patents, Caveats, Trade Marks, Copyrights, sent free. Address MUNN & CO. 361 Broadway, New York.

Attraction sans précédent

Plus d'un million distribué



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de LA LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Lotterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés: nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Ed. J. ...

J. A. Emery

Commissaires Nous, les soussignés, Banques et Banquiers valons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses

R. M. Walsley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel.

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI, 16 JUIN 1891

PRIX CAPITAL - - - \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 sont.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500 sont.....	\$50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	\$30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	\$20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100 sont.....	\$99,900
999 PRIX DE \$100 sont.....	\$99,900

3,134 prix se montant à..... \$1,054,800

PRIX DES BILLETS:

Billets complets, \$20; Demis, \$10; Quarts, \$5
Dixièmes \$2; Vingtièmes \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50
Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais et nous payons tous les frais d'Express des BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants.

Adressez: PAUL CONRAD, NOUVELLE-ORLEANS, LA

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ETAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres CHARGÉES à lui adressées.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui est ajournée le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf.